

# Le Samedi

VOL. II. NO 52

MONTREAL, 6 JUIN 1891

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

## UNE ERREUR DU PHOTOGRAPHE



*La grande sœur.*—Pourquoi que tu ne riais pas comme cela, quand tu as fait prendre ton portrait? Je te l'avais pourtant dit.  
*Bébé.*—C'est que j'ai ri en plein, en plein; mais l'homme, il a oublié de le mettre sur la carte.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 6 JUIN 1891.

## CHASSE-SPLEEN

C'est Ève qui mena la fortune d'Adam à la  
côte.Les livres les moins chers sont les livres de  
prix.C'est toujours l'invité qui trouve le cheveu  
dans la soupe.L'homme qui cultive ses ongles cultive rare-  
ment autre chose.La nature n'a fait que des bêtes ; nous devons  
les sots à l'état social.Depuis l'invention des fusils à deux coups, un  
malheur n'arrive jamais seul.L'amour est comme l'ombre : courez après il se  
sauve ; fuyez-le il vous poursuit.Ce qu'il y a de plus cher en politique comme  
en amour, est ce qui est gratuit.L'homme qui se dit méchant est moins à crain-  
dre que celui qui se vante d'être bon.Vous pouvez vous rapprocher de la royauté en  
fermant vos lettres avec un cachet de Sire.Si vous voulez qu'on vous croie, croyez vous-  
même, ou du moins faites semblant. Si j'étais  
pharmacien, je ne vivrais que de pilules.On dit que le *steamer* La Bourgogne fait vingt  
nœuds à l'heure. Nous ne savons pas comment il  
fait pour filer si vite avec tant de nœuds.Nous recevons trois éducations différentes :  
celles de nos pères, celles de nos maîtres, celles  
du monde. Ce qu'on nous dit dans les dernières  
renverse toutes les idées des premières."Oui, disait un sportsman convaincu, j'ai ren-  
contré au club Shawinigan un américain si  
habile en fait de cuisine que le poisson lui sou-  
riaient de la poêle pour le remercier de le rendre si  
bon.L'art et la musique se vulgarisent de plus en  
plus. Un épicière de quatrième ordre a mis  
dans sa vitrine l'annonce suivante :"Toute personne qui achètera pour dix dol-  
lars, aura droit à une couple de leçons de piano."Quand bébé est bien propre, bien lavé, il ré-  
siste avec énergie à toutes les caresses ; mais don-  
nez-lui du chocolat et laissez-le jouer dans le  
sable, il sera des plus empressés à venir coller sa  
bouche contre la vôtre et mettre ses mains dans  
votre figure

## CE QUI EST DU A LA MODESTIE



Le vicille mademoiselle Xanotte, (haut d'un lit de char-  
dardoir). — Garçon, s'il est pour arriver un accident, vous  
viendrez m'avertir à temps pour que je puisse m'habil-  
ler.

## MOTS D'ENFANTS

Maîtresse. — Voyons, l'un de vous peut-il me  
dire ce que c'est qu'une veuve ?

Joe. — Moi, mademoiselle, c'est une femme qui  
va en journée, comme ma pauvre maman.

— T'as de la chance, toi ; ton père n'est pas cor-  
donnier.

— Ça me serait bien égal.

— Tu ne dirais pas ça si ta mère avait autant  
de pantoufles que la mienne.

— C'est inutile, Fernand, un morceau de tarte  
est plus que suffisant pour toi.

— Pourquoi que tu veux toujours que je mange  
comme il faut, et tu ne veux pas me donner une  
chance de m'exercer ?

La mère. — Paul, va dans la chambre d'en haut  
et emporte-moi le gâteau qui est là.

Paul. — Il fait trop noir, j'ai peur d'aller là  
seul.

La mère. — Je te dis d'y aller, et de suite, ou  
sinon, j'y vais moi-même et j'en rapporte mon  
martinet.

Paul, (pleurant). — Si tu y vas... et que tu  
emportes ton martinet, emporte donc le gâteau  
en même temps.

## PRÉPARATIFS UTILES



S'exerçant en famille pour son discours de la St Jean-  
Baptiste.

## SON CHARME

Au premier regard, elle plaît,  
Ma fine blonde au teint de rousse ;  
Mais, seul, je sais combien elle est  
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,  
La taille svelte et gracieuse,  
Elle est exquise, mais surtout  
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,  
Et mon âme s'y laissa prendre ;  
Mais son vrai charme est dans ces mots :  
Douce, silencieuse et tendre.

F. COPPÉE.

## TROP MODESTE

Reporter. — Je n'ai pu aller à votre conférence  
hier, avez-vous eu du succès ?

Conférencier. — Enorme, le public m'a rappelé  
quand je me suis retiré, heureusement j'ai pu...  
m'échapper par la porte de derrière.

## UN EXPERT

Client. — Je vous donne \$1 pour ce pantalon,  
c'est tout ce qu'il vaut.

Commis. — Mais...

Client. — \$1 ou rien.

Commis. — Très bien, cash, voilà votre mon-  
naie ; je voulais seulement vous dire que notre  
prix était \$3.25.

## PAS D'OPPOSITION

— Moi et ma femme nous sommes toujours de  
la même opinion.

La sienne, naturellement.

## EFFETS DE L'INSTRUCTION

Madame. — Marie, dans quel état est votre cui-  
sine, avez-vous donné à dîner à vos amies ?

Marie. — C'est mademoiselle qui a appris à son  
cours de cuisine comment faire bouillir un œuf  
et elle a voulu faire des exercices.

## PARTS ÉGALES

M. Centpiastres. — Eh, père Baptiste, que  
faites-vous de bon, maintenant ?

Père Baptiste. — Je travaille pour M. Bonœur.

M. Centpiastres. — A quoi faire ?

Père Baptiste. — A cueillir des fraises sur le  
terrain de la mère Michel.

M. Centpiastres. — Et est-ce qu'elle vous laisse  
faire ?

Père Baptiste. — Oh, elle ne le sait pas !

M. Centpiastres. — Qu'est-ce que M. Bonœur  
vous donne pour cela ?

¶ Père Baptiste. — Il me laisse avoir la moitié des  
fraises que je recueille.

## TROP DE CUISINIERS GATENT LA SOUPE

La dame. — J'aimerais à avoir une servante  
générale. Ma famille ne compte que mon mari,  
moi-même et cinq enfants.

Commis (au bureau d'agence). — Je suis bien  
fâché, madame, mais il va vous falloir tuer  
quelques-uns des enfants.

## IL FAUT ÊTRE FRANCO

La mère. — Tu sais, Robby, si tu ne veux pas  
aller à la soirée de madame Hautplacée, il faut  
que tu lui envoies un mot ; mais fais bien atten-  
tion, sois poli dans ta réponse. Prends ce livre  
"Sur l'étiquette," tu trouveras sûrement un mo-  
dèle de lettre.

Après s'être creusé la tête durant une heure,  
voici la note composée par Robby :

"M. Robby Tropfier, décline avec plaisir  
l'aimable invitation de madame Hautplacée, pour  
le 14 courant, et la remercie infiniment pour lui  
avoir donné l'occasion de le faire."

CONCURRENCE DÉLOYALE



Un ami.—Ton livre de poésies se vend-il bien ?  
 Charley, le poète.—On me fait une sale concurrence.  
 L'ami.—Comment cela ?  
 Charley.—J'avais fixé le prix de mon livre à un écu. Imagine-toi que Rolland vend les œuvres de Lamartine pour quarante centimes. Tu comprends : pour 10 centimes de différence il y a tant de piégres !

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Pour quelque temps passé, nous n'avons pas publié de feuilleton ; inutile de dire tous les reproches que nous avons reçus. La raison de cette lacune était de donner l'occasion à tous nos abonnés nouveaux et à ceux surtout qui n'étaient pas alors prêts à s'abonner, de commencer en même temps que leur abonnement, un feuilleton magnifique. Maintenant que le nombre de nos lecteurs a dépassé nos prévisions ; que nous recevons du public l'encouragement le plus enthousiaste, nous commencerons la semaine prochaine la publication d'un feuilleton tout à fait intéressant, dont la morale est au-dessus de toute atteinte. Il vous plaira, lecteurs, soyez sur vos gardes ; si vous y goûtez, il vous faudra le lire tout en entier ! Mais que de jouissances il vous procurera. Vous y verrez ce beau dévouement que seules ces filles consacrées à Dieu et à la religion offrent à l'humanité souffrante ; vous y verrez le dévouement de l'amour filial envers les siens, et la récompense de la vertu chrétienne et de l'amour franc, loyal et sincère. Ainsi donc, lecteurs, à la semaine prochaine, pour ce feuilleton magnifique, vous en aurez pour plus que votre argent.

CE QUE C'EST QUE LA COMPASSION

Brown, qui était rentré chez lui très tard, savait que pour le récompenser, sa tendre épouse lui préparait une réception digne de la circonstance. Au lieu d'aller se coucher, il s'assied, et les coudes appuyés sur les genoux, simule une peine profonde, gémit et ne cesse de s'écrier : "Pauvre Smith, pauvre garçon."

Sa femme, intriguée et curieuse comme toutes les filles d'Eve du reste, lui dit d'un ton bref :

—Ah ça, vas-tu me dire ce qui est arrivé à ton Smith ?

—Si tu savais ! Il est parti du club en même temps que moi et à l'heure qu'il est, sa femme est justement à lui faire danser un rigodon pas drôle du tout.

Sa pitié le sauva.

RIEN COMME LA POLITESSE

Un monsieur qui n'a jamais posé pour la timidité entre dans une église et s'empare du premier banc libre. Quelques instants après, le propriétaire du banc arrive, regarde l'étranger d'un œil sournois, puis écrit sur une feuille de son livre ces mots : "Mon banc," qu'il passe aussitôt à l'intrus. Celui-ci lit le message, sourit agréablement, puis ajoute au-dessous de l'écrit : "Banc superbe ; combien payez-vous ?" Il garda sa place, et après l'office prit le dîner avec le propriétaire.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI.)

UN PEU POUR RIRE

Mme V... avait engagé un jeune domestique naïf. Elle sort en voiture pour faire ses visites.

—Baptiste, dit-elle à son jeune serviteur, prenez des cartes, vous en laisserez à chaque porte lorsqu'il n'y aura personne pour me recevoir.

La journée se passe en courses. Presque tous ceux qu'allait voir Mme V... étaient sortis. Elle avait indiqué à Baptiste le nombre de cartes qu'il fallait laisser à chaque place.

—Baptiste, dit-elle, laissez encore trois cartesi-ci.

—Impossible, madame, répond le domestique ; j'ai déjà distribué tout le jeu, il ne reste plus que le roi de trèfle et la dame de pique.

Tableau . . . . .

Conrad ayant été sage pendant cinq minutes, réclame à sa maman la récompense promise.

—Tu m'as dit que, si j'étais sage, tu me donnerais ce que je voudrais.

—Oui, mon chéri.

—Eh bien ! bonne maman, donne-moi donc la permission . . . de ne plus l'être.

LES PLAISIRS INNOCENTS



—Parait que vous avez fait une noce enragée hier soir ?

—Le te crois ! . . . nous avons chanté : "Un éléphant en trompe, en trompe," sur la rue Ste-Catherine, depuis neuf heures du soir jusqu'à deux heures du matin.

UN TERRIBLE SACRIFICE



Hôtelier.—Votre lot compte cinquante pieds sur cent ; je vais vous donner le gros prix : cinq cents piastres.

Prohibitioniste.—Mais c'est pour y construire une buvette ; c'est contre mes principes : je serais en conscience.

Hôtelier.—Tenez, comme je suis mal pris, je vais vous donner mille piastres.

Prohibitioniste.—Écoutez, je vais vous vendre mon terrain ; mais je vais vous faire protester par un notaire contre la construction d'une buvette. Je ne biaise pas, moi, dans mes principes.

En cour d'assises :

—Prisonnier, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

—Pas un sou, votre honneur, il ne me restait que soixante-huit cents et je les ai données à mon avocat.

Un joli mot d'enfant :

—Denise, pourquoi Adam et Eve furent-ils chassés du paradis après avoir mangé de la pomme ?

—Parce qu'on n'était pas encore au dessert !

Entendu dans une soirée littéraire :

—Aimez-vous les monologues, mademoiselle ?

—Ma foi, monsieur, je n'en ai jamais goûté . . .

Revue du 25 mai dernier. Un capitaine à ses soldats :

—Au commandement de : "Halte !" on rapproche le pied qui est à terre de celui qui est en l'air et . . . l'on reste immobile.

Une belle-mère a intenté un procès au mari de sa fille.

Le juge au défendeur :

—Votre profession ?

Le défendeur, d'un air morne et d'une voix éteinte :

—Gendre !

J. Alcide C.

Montréal, 26 mai 1891.

Faut-il dire : "D'aujourd'hui en huit" au lieu de : "D'aujourd'hui en sept" ?

Au premier abord, il semblerait qu'on doit rectifier ainsi la formule usuelle. Mais l'augelas fait cette réponse :

—La semaine a sept jours, et c'est le septième, augmenté du jour d'aujourd'hui, que vous avez en vue quand vous dites : Je partirai d'aujourd'hui en huit. Vous partirez réellement dans huit jours et non dans sept, puisque vous comptez deux dimanches, le présent et le futur, plus six autres jours, ce qui fait huit, et justifie l'expression huitaine de jours.

## L'AIEUL

(Pour le SAMEDI)

« Conche-toi mon enfant ! C'est l'heure où la nuit sombre  
 « Voit la chauve-souris tourner dans son ombre,  
 « Comme un pâle lambeau dans le sein des remous.  
 « Au fond de la forêt et sur le noir rivage,  
 « D'avidés chats-huants mêlent leur voix sauvage  
 « Aux formidables cris des lugubres hiboux.

« Les corbeaux croassant au milieu des ténèbres,  
 « Où leurs chants sont redit par mille échos funèbres,  
 « Répandent dans les bois l'épouvante et l'horreur.  
 « A leur sinistre aspect, croyant que leur plumage,  
 « De l'ombre de la mort est l'effroyable image,  
 « Les passants effarés frissonnent de terreur.

« Un ver livide au front, drapés dans leur suaire,  
 « Les morts sous les cyprès de l'obscur cimetière  
 « Poursuivent, l'œil hagard, un joyeux feu-follet,  
 « Qui sortit d'une tombe en emportant leurs âmes  
 « Dans les plis lumineux de sa robe de flamme,  
 « Dont l'éclair sur les eaux brode un léger reflet.

« Des sylphes, des lutins, des goules, des fantômes,  
 « Suivis par les follets, les ondines, les gnomes,  
 « Vont gaiement explorer les gouffres de l'enfer.  
 « Le démon qui les guide est un dragon horrible ;  
 « Son regard est farouche et sa voix est terrible ;  
 « Il a de pieux farouches armées d'ongles de fer.

« Les loups-garoux velus sur les monts dans la plaine  
 « Passent, vagues aux yeux, comme une ombre incertaine ;  
 « Et le gai farfadet danse au bord des marais.  
 « Le griffon plane au loin en golanant les étoiles  
 « Qu'on voit tomber du ciel à travers les noirs voiles,  
 « Qui cachent les splendeurs des ombreuses forêts.

« Les esprit tapageurs que Lucifer rassemble  
 « A sa voix vont bientôt danser, hurler ensemble.  
 « En tournant autour d'un immense chaudron,  
 « Où bouillonne à grands bruit un horrible mélange  
 « De venin de crapauds, de bitume, de fange,  
 « De lave de volcan et de sang de dragon.

« Oh ! si dans leur fureur les loups de la montagne,  
 « Qui, les yeux flamboyants, parcourent la campagne,  
 « Venaient dans ton sang par tremper leurs longues  
 « dents !

« Si le vampire hideux, ce monstre fantastique,  
 « Qui naquit dans le sein de quelque tombe antique,  
 « Te plongeait dans la fosse, où résonnent ses chants !

« Mon enfant, va dormir, écoute ton grand-père !  
 « De peur qu'un noir sorcier n'entre dans la chambrère  
 « Afin de rallumer ses grotesques flambeaux,  
 « Ou qu'un vieux nécromant, dans sa ronde nocturne,  
 « Ne vienne, accompagné de son chien taciturne,  
 « Pour te faire priser la poudre des tombeaux. »

Comme il disait ces mots sous l'effort de l'orage,  
 Qui dans la nuit grondait, rugissait, faisait rage,  
 L'aieul vit sur ses gonds le contrevent frémir ;  
 Et le petit enfant qu'envahissait la crainte,  
 De quelque revenant croyant oïr la plainte,  
 S'enfuit, pâle, éperlu, vers son lit pour dormir.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 1891.

## NOS CHÉRIS



La maman. — Juliette ! Qu'est-ce que tu fais-là.  
 Juliette. — Je voulais savoir si tu étais capable d'at-  
 tendre les confitures pour m'en donner. Viens voir ;  
 tu peux.

## NOS CHÉRIS



Cousin Fred. — Mon papa, il est franc maçon.  
 Cousin Jack. — Mon papa, il est libre penseur ; mais  
 je crois que c'est de la blague.  
 Cousin Fred. — Comment cela ?  
 Cousin Jack. — Il ne veut jamais que ce que maman  
 lui dit de penser.

## LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Ce que c'est qu'un protégé en 1891 :

— Cher monsieur, vous seriez bien aimable si  
 vous m'accordiez une place chez vous pour ce  
 garçon-là.

— Quelle place ?

— Un travail facile et à la portée d'une intelli-  
 gence médiocre.

— Oui, je comprends ! Un employé dont on ne  
 peut rien faire. Attendez ! attendez ! je vais le  
 recommander à un mien ami qui le prendra de  
 confiance.

Autrefois les couteaux de table étaient géné-  
 ralement pointus ; ils furent, paraît-il, arrondis  
 en vertu d'un édit.

« On rapporte, dit M. V. Havard dans son  
*Dictionnaire de l'ameublement*, que le chancelier  
 Seguier avait l'habitude de se curer les dents  
 avec son couteau ; le cardinal de Richelieu,  
 dînant un jour à la même table que le chancelier,  
 fut indigné de cette grossièreté ; il commanda  
 à son maître d'hôtel de faire arrondir ses cou-  
 teaux. L'exemple du cardinal fut suivi ; les  
 grands seigneurs d'abord, puis les bourgeois l'imi-  
 tèrent, si bien qu'en 1669 un édit fut rendu qui  
 défendait à toutes personnes de posséder chez soi  
 des couteaux pointus. »

On vantait devant un marseillais l'intelligence  
 d'un chien qui va chercher au kiosque les jour-  
 naux de son maître, monte le lait, le pain, et  
 rends d'autres menus services domestiques.

— Tout ça, fait le marseillais, c'est rien du  
 tout ! Nous avons à Marseille un chien autre-  
 ment stylé... Dès qu'il s'aperçoit que quelqu'un  
 de la famille est malade, il court chercher le  
 médecin !

En train de plaisir, de Paris au Havre :

Un fumiste demande à son voisin, d'allures  
 placides, de quelle couleur est l'eau de mer ?

— Noire, dit l'autre.

— Et pourquoi ? demande le fumiste ahuri.

— Parce qu'on y jette l'ancre.

Deux marseillais chez le coiffeur :

Le premier :

— J'ai un ancêtre qui a rasé Bonaparte ; vous  
 voyez que j'ai de qui tenir.

— Peuh ! fait le second, moi, j'ai un aieul qui  
 a rasé la Bastille !

Deux aimables chenapans comparaissent dev-  
 vant la police correctionnelle :

— Où demeurez-vous ? demanda le magistrat à  
 l'un d'eux.

— A la belle étoile.

— Et vous ?

— A l'étagé au-dessus.

Un marseillais raconte devant Champoireau  
 que, se battant en duel au pistolet, il a dû la vie  
 à une pièce de cinq francs en argent qu'il por-  
 tait dans la poche droite de son gilet.

— Vous avez dû la vie à une pièce de cent  
 sous... Hélas ! monsieur, à votre place, j'aurais  
 été tué.

Le papa et son petit Toto sont en contem-  
 plation devant la Vénus de Milo :

— Dis donc, papa, fait Toto, pourquoi la dame  
 n'a-t-elle pas de bras ?

— Elle en avait, Toto, elle en avait de su-  
 perbes, seulement, un jour, elle a eu l'impru-  
 dence d'aller à la Chambre ; elle a entendu un  
 discours si ennuyeux... que les bras lui en sont  
 tombés.

Epitaphe cucillie dans un cimetière :

C'EST MADAME X...

MA FEMME

Elle a beaucoup souffert ! Mais ce n'est rien  
 à côté de ce que j'ai enduré !

Réflexion d'un monsieur bargeux à la sortie  
 d'une réunion où toutes les femmes étaient ma-  
 quillées :

— La beauté et la fraîcheur étaient peintes  
 sur tous leurs visages !

Extrait d'un roman-feuilleton :

« Par une belle matinée de printemps, deux  
 hommes, à figure patibulaire, cheminaient sur  
 la route de Clamecy à Nevers.

« Le plus petit des deux semblait s'appeler  
 "Octave !" »

Examen de cochers :

— Comment... fait l'examinateur, vous avez  
 été dix ans cocher de corbillard, et vous ne con-  
 naissez pas mieux que ça votre Paris ?

— Ah ! monsieur, fait l'autre avec dignité...  
 pendant dix ans, je n'ai pas eu un reproche de  
 mes voyageurs !

Un marchand de vin qui veut faire du vin à  
 quatorze sous ferme sa boutique pour ne pas être  
 pris en flagrant délit.

Puis il écrit dessus avec un bâton de craie :

« Fermé pour cause de baptême. »

Visite de politesse :

— M. et Mme X..., sont-ils là ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! alors je repasserai.

## NOS CHÉRIS



Loulou. — Nous allons jouer au mari et à la femme ;  
 et je vais te donner le bébé en soin, pendant que j'irai  
 voir à la cuisine.

Fred. — Oui ; puis, je vais dire que je ne peux pas le  
 prendre, parceque je me souviens tout à coup que j'ai  
 un rendez-vous d'affaires pressés.

## COMME QUOI LES REPORTERS NE SONT PAS SUR UN LIT DE ROSE



*Journaliste anglais étudiant les mœurs du pays à Cautogaouga. — Eh ! bien, chef, comment avez-vous voté aux dernières élections.*

## NOTRE DESTINÉE

PRONOSTICS PAS GARANTIS

Un homme qui a le nez camard joint à une bouche petite, le menton rond, la barbe épaisse, les cheveux frisés, les paupières élevées, sera entreprenant, actif, heureux dans ses projets.

Si un homme, en marchant, semble fléchir sur ses genoux, si sa tête est mal assise sur ses épaules, si ses yeux paraissent flotter dans leur orbite, il sera malheureux dans presque toutes ses entreprises.

Si quelqu'un vous demande votre avis sur ce qui doit lui arriver, faites-lui ouvrir la main : si vous y trouvez un M parfaitement formé, il prospérera dans sa fortune et sera malheureux en femme.

Voyez cette femme dont le front n'est qu'à demi-couvert, dont les paupières se joignent, qui a une légère fossette au menton, un signe presque imperceptible à la joue droite, elle est fausse, hypocrite, sans attachement qu'à elle-même.

Cet enfant qui a les doigts courts, la main régulière, les traits de la paume bien caractérisés, sera heureux au jeu de hasard.

Faites-le jouer pour votre compte, il ne trompera pas votre espérance.

Examinez le genou de celui-ci : si l'os en est pointu et les rides de la peau transversales, il sera filou, menteur, un vrai vaurien.

Si la prunelle de l'œil gauche paraît plus mobile et plus transparente que celle de l'œil droit, celui qui a ce défaut de conformation, ne sera qu'un bavard. Ne lui confiez pas votre secret, il en abusera.

Un homme qui a la face large, le nez pointu, la tête ronde, l'œil vif, le cou long est un ami sincère et généreux, il saura vous défendre dans l'adversité.

Évitez de vous marier la veille d'une grande fête, votre vie ne sera qu'une continuité de peines, de chagrins et de douleurs.

Malheur à l'enfant nouveau-né qui a entendu le chant du coq avant d'avoir vu pour la première fois la lumière du jour.

Lorsque vous entrez au bain, mettez le pied droit le premier dans l'eau, vous ne serez pas longtemps à vous repentir d'avoir méprisé ce précepte.

Plus les rides du front approchent des paupières, moins celui qui est ainsi conformé mérite votre confiance. Il est hargneux, dissimulé, peu propre à faire l'agrément d'une société.

Un enfant qui naît les oreilles pendantes, sera heureux, mais sans courage.

*Le prétendu chef faisant sauter son chapeau. — Ah ! ça, on se découvre devant les dames.*

Heureux celui qui, le neuvième jour de sa trizième année, voit la lune en son plein, il sera heureux dans toutes ses entreprises.

Ce sera une carrière bien pénible que celle que parcourra l'homme dont les cuisses sont disproportionnées dans leur longueur, le coude pointu, les lèvres grosses, les yeux chassieux.

Un homme qui a un signe sur le nez, dont les rides transversales du pouce n'excèdent pas le nombre de quatre, et qui a une légère fossette à la joue, sera heureux dans ses projets, mais sans cesse en butte à ceux qui chercheront à le tromper.

Si un enfant vient à vous naître pendant la grêle, surveillez sa conduite, et soignez son éducation, car il aura les mœurs farouches et de très-mauvais penchants.

Si au festin de vos nocés, un épervier vient se placer sur votre maison, cet événement-là est de mauvais augure, votre mariage ne sera pas heureux.

Si le septième jour de votre mariage il vous arrive un événement imprévu, dont vous avez à vous applaudir, vous coulerez des jours heureux pendant tout le cours de votre ménage.

Un homme qui, à la fleur de l'âge, a le sommet de la tête chauve, les yeux noirs et le front ovalé, est un bon citoyen, bon père, bon mari.

Un homme qui a la nuque du cou exhaussée, la fossette ovale, la barbe inégale, sera malheureux pendant la moitié de sa vie. La fortune cessera enfin de le poursuivre, il sera passablement heureux.

Si votre dix-septième année commence par un jour de pluie, mariez vous le plus tard que vous pourrez, car vous éprouverez de grandes contrariétés dans votre ménage.

Voulez-vous savoir les secrets d'une femme ? Posez sur ses lèvres pendant qu'elle dort, la langue d'une grenouille, et vous saurez tout ce qu'elle a dans l'âme.

## RÈGLE DE CONDUITE POUR UN BARBIER

Insistez pour que votre client ôte sa cravate et son faux col ; et placez ces dépouilles près d'un pot de vaseline.

Il est de votre devoir de faire une douzaine de taches de graisse sur la cravate pendant que vous rasez votre homme et si vous versez quelques gouttes d'huile pour les cheveux sur le faux col, ça n'en sera que mieux.

Si la température est bien chaude, n'oubliez pas de vous servir d'eau très chaude ; si au contraire le thermomètre marque en bas de zéro, l'eau très froide est de beaucoup préférable.

Si vous voyez que votre client semble bien sur sa chaise, dites-lui de se placer un peu plus haut. Ce sera mieux pour vous. Si votre rasoir coupe bien, informez-vous comment il va. Si, selon l'habitude du reste, il gratte et met le pauvre homme à l'agonie, n'y faites pas attention.

Quand par hasard le client semble vouloir dormir, faites-lui tourner la tête de côté aussi souvent que possible, et si le remède ne réussit pas, pincez-lui le nez.

S'il veut être rasé bien court, ne le lâchez pas avant que vous ne lui ayez mis les joues en sang. Cela lui donnera une leçon pour la prochaine fois.

S'il vous dit : " Passez encore une fois," ôtez-lui-en le moins possible ; il y reviendra peut-être encore dans la journée.

Dites-lui que ses cheveux tombent. Un homme ne peut jamais s'en apercevoir seul, il faut qu'un ami le lui dise. Dites-le-lui chaque fois que vous le verrez, autrement il peut l'oublier.

S'il paraît pressé, mouillez ses cheveux beaucoup, et prenez au moins cinq grosses minutes pour les rendre secs. Prenez-vous au moins quinze fois pour les séparer bien au bon endroit, surtout s'il est chauve.

Mettez des huiles et de la pommade sur sa moustache, avant qu'il puisse s'y objecter, et si vous êtes adroit, frisez-la-lui avant qu'il ne vous arrête.

## CHEF DE FAMILLE CHEVALERESQUE



— Cuisinière de malheur ! Voyez par vous-même si le morceau de steak que je viens de servir à madame est mangeable. C'est à peine si celui que je ne suis gardé est passable.

## CAUSERIE

—Nous cansions bals, danseurs et danseuses l'autre jour sur la charmante et délicieuse pelouse qui s'étend derrière la maison de mon ami X.

—Danser, nous disait la spirituelle femme de notre hôte est le bonheur des jeunes gens et pourtant ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'une jeune fille va au bal, et sans beaucoup d'émotion qu'un jeune homme, qui n'est ni un sot, ni un fat se prépare à franchir la porte d'un bal sortant de la sauterie de famille.

—Pour un jeune homme, et je vous parle d'après les confidences de mon fils, le moment psychologique est celui de l'entrée. À quelle heure doit-il arriver? Il paraît que le bonheur de la vie peut dépendre de cette heure.

Si le jeune homme n'est ni un parent ni un familier de la maison, il ne peut décemment arriver de bonne heure et surtout de trop bonne heure. Les bals naissent d'un milieu chaotique que les maîtresses de maison aiment peu à faire connaître; s'il arrive trop tard, un sourire froid et banal lui apprend qu'il a cessé d'être utile en tant qu'invité et de danseur.

Mais le côté le plus grave de la question pour un jeune homme, est s'il faut en croire son fils la préparation du *menu* de la soirée. Si le jeune homme arrive trop tôt il tombe au milieu de cet essaim de jeunes filles peu jolies, peu aimables, peu courtisées qui arrivent les premières pour trouver des danseurs et remplir leur carnet de bal. Le pauvre garçon est pris et ne peut échapper. La femme, même la jeune fille, est parait-il, à en juger par mon fils, d'autant plus méchante langue qu'elle est moins agréable, et malheur au jeune homme qui ne sait pas gagner les bonnes grâces du clan des laides: il est perdu.

Donc s'il arrive tôt son *menu* se composera d'un assortiment de danseuses d'un placement difficile, et s'il arrive tard il trouvera les carnets de toutes les beautés du bal couverts jusqu'à la dernière danse.

L'invitation est encore un moment pénible pour le débutant, et celui où l'on peut juger le vétéran.

Les timides restent timides toute leur vie, se présentent mollement, sans entrain, balbutiant leur invitation et acceptant, avec soulagement, tout numéro qu'on leur impose. Quelle douce vengeance, pour nous autres, femmes, de voir combien ces messieurs qui nous traitent si cavalièrement entr'eux et entre deux cigares, sont gênés et guindés quand ils ont la chose la plus simple à nous demander.

À côté du timide on trouve l'espèce contraire, le danseur poseur, sur de lui qui papillonne au milieu des danseuses, cause, jacasse souvent, et frisé très souvent l'inconvenance et la bêtise. Bien élevé, il est quelque fois très agréable, mais,

## PAS DE SOT MÉTIER



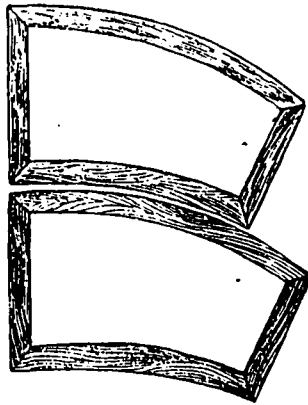
Énumérateur. — Quelle est votre occupation?

Flaumont. — Inspecteur de travaux.

Énumérateur. — Ou ça?

Flaumont. — Ici même; ça prend tout mon temps. Ma femme prend du blanchissage et je la regarde faire.

## ILLUSION D'OPTIQUE



Quelle est le plus long de ces deux plans?

Voyez comme on peut abuser de la crédulité humaine. Rien de plus facile que de vous faire jurer que celui de dessus est plus petit que l'autre. Et cependant, si vous voulez bien les mesurer... vous verrez bien que c'est le même répété.

hélas! les bonnes éducations d'antan sont bien rares aujourd'hui.

Ces messieurs croient de bonne foi qu'ils font leur *menu* comme bon leur semble. Quand je dansais — et il y a longtemps de cela — il m'était très facile de remplir mon carnet de soirée à ma guise. Les choses n'ont pas changé depuis. Avez-vous jamais remarqué avec quelle candeur, quelle franchise dans le regard cette jovencelle vient de déclarer à un cavalier qu'elle n'avait plus une danse libre, alors que quelques secondes après elle en inscrit une autre, avec empressement, pour une demi-douzaine. Et cette blonde timide qui n'oserait mentir, et désire prouver qu'elle ne ment pas, savez-vous ce qu'elle fait? Elle remplit son carnet de noms de fantaisie se réservant de mettre les noms de ceux qui lui plairont à la place des autres. D'autres ont deux programmes, un pour les amis, toujours libre, l'autre pour les ennemis, c'est-à-dire les ennuyeux: toujours au complet. J'en ai vues qui poussant le sans-gêne, jusqu'à l'extrême inscrivait, lorsque le premier programme était plein, les noms de leur amis sur un second programme, et montraient victorieusement cette dernière pièce à conviction aux infortunés qui venaient réclamer ce qu'on leur avait promis sur le premier.

—Pauvres carnets de bal, comme les hommes vous traitent! Sans respect pour les charmants noms qui s'y trouvent inscrits, ils les fourrent dans le gousset de leur gilet, ou la poche de leur inexprimable, le sortant entre les danses pour se remémorer le nom de leur prochaine danseuse. A les voir, on dirait des courtiers qui consultent une liste quelconque de prix, comme j'en ai vus dans la rue Saint-François-Xavier, quand, par hasard, je vais au bureau de mon mari. Pour nous, au contraire, le programme du bal est une chose précieuse que nous le rapportons chez nous dans l'échancrure de notre robe, et que, nous relisons avec bonheur et émotion avant de nous endormir. Nous les conservons, leur collection représente souvent l'histoire de notre jeunesse et de nos espérances déçues ou réalisées.

Le choix des *partners* demande beaucoup de tact et une certaine expérience. D'abord, pour qu'une soirée soit bonne, il ne faut pas dépasser le nombre six, et grouper les noms de façon à retrouver ses *partners* à des intervalles égaux et rapprochés. C'est tout plaisir, surtout quand le choix tombe sur de bons danseurs. Puis la conversation est plus animée, plus suivie entre les danses, alors que vous retrouvez le *partner* qui vous faisait tourner quelques instants auparavant.

Quant à la danse elle-même, on ne danse plus de nos jours, et n'importe quel galopin qui sait se tenir sur ses jambes et saisir une mesure, peut passer pour un danseur accep-

table. Toute la science consiste aujourd'hui à savoir manœuvrer au milieu des traînes et à ne pas trop boulesculer les groupes au milieu desquels vous cherchez à vous diriger.

Si on ne danse plus on cause encore moins. L'homme occupé à naviguer au milieu de flots de soie et de mousseline, n'a plus l'esprit assez libre pour tenir une conversation. Un génie supérieur ou un de ces joueurs d'échecs qui tiennent une douzaine de parties les yeux bandés seraient seuls capables de placer quelques mots.

Le souper, quand il y en a un, est la vraie place où l'on peut juger du caractère et des différents invités. Les uns, et c'est le plus grand nombre, ont l'air, malgré la correction de leur tenue, de véritables affamés n'attendant qu'un signal, pour se précipiter sur leur pitance; les autres font leur plan pour se trouver du bon côté des liquides, il fait si chaud! puis enfin il faut le dire, en matière d'exécutions la danse creuse. Le choix du voisin ou de la voisine est donc très important, car les domestiques, ou les invités qui en tiennent galamment lieu, ne s'occupant que par ricochet des habits noirs, il est de la dernière importance de se trouver à côté d'une dame jouissant d'un fort appétit si l'on veut être bien servi.

Mais l'endroit le plus pittoresque, le plus amusant, le plus gai, le plus bruyant à la surface et le plus discret dans les coins, ce n'est ni le salon, ni la salle à manger, c'est... l'escalier.

La richesse et la gloire sont assurées à l'auteur de génie qui racontera "les mémoires d'un escalier." Quant à moi, ajouta gaiement la charmante causeuse, vous me dispenserez de vous conter la part que je pourrai avoir dans ces mémoires. Du reste, voici mon mari qui vient de rentrer adressez-vous à lui pour en savoir plus long. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne serais peut-être pas madame X... aujourd'hui si le couple qui était assis sur la marche au-dessous de celle que nous occupions un soir de bal chez les... n'avait pas mis tant de temps à se décider. Paul qui a toujours été un timide, avait besoin de s'échauffer, de s'entraîner avant de me poser la question, et c'est à la coquetterie de Julie, et peut-être... à mes encouragements discrets que je dois mon bonheur." LEMASQUE.

## CONSEIL AUX FUMEURS

Ne pas fumer immédiatement après son repas.

Un fumeur n'a pas sitôt terminé son repas, qu'il s'empresse d'allumer son cigare, sa pipe ou sa cigarette. C'est une mauvaise habitude, car le tabac paralyse les voies digestives et arrête la digestion. Il est donc bien de mettre un peu d'intervalle entre le moment où l'on a terminé son repas et celui où l'on veut se livrer aux douceurs du tabac.

## CLASSIFICATION SIMPLIFIÉE



Énumérateur. — De combien est la maisonnée?

Patrick. — Il y a moi, ma femme, les trois cochons, la vache, le bébé et Sam qui est en Californie.

LES INCONVÉNIENTS DE LA DISTRACTION



*Delle Ingénue dans une boutique de teinturerie. — C'est mon chien que je veux teindre ; sa couleur ne convient pas à ma fourrure. J'ai été bien satisfaite de mon manchon ; c'est pourquoi je vous confie mon chien, avec la même recommandation qu'avant : il ne faudra pas le décolorer.*

mort, c'était ma jeunesse morte avec lui, et je regagnai le logis morose et maudissant l'imbécile qui venait de priver les enfants, les oiseaux et les amoureux de leur abri plein d'ombre, de chants et de murmures. A quelques temps de là, j'entraî chez celui que j'avais surpris abattant le vieux témoin de mes jours de bonheur. Il était à l'ouvrage. Il s'était improvisé un meublier, travaillait avec une ardeur fiévreuse à confectionner quelque chose qui ressemblait à un berceau. Le chêne allait de me porter encore des nids. Oubliant ce qui m'avait amené là, pensif, je regardais travailler l'ouvrier. A ses côtés une femme, le sourire aux lèvres, contemplant d'un œil attendri le berceau presque formé, grossier, mal joint, qui pour elle était un chef-d'œuvre. Enfin le meublier donna son dernier coup d'outil, poussa du pied le berceau, et s'adressant à sa femme sur un ton plein d'orgueil satisfait : "Es-tu contente ?" "Maintenant notre ange peut venir quand il voudra," répondit la jeune femme. Un mois après l'ange depuis longtemps désiré ar-

LE SEXE IRRÉSISTIBLE



*—A votre santé, mame Rasoir. A la santé du... Comment qu'ils disaient ça donc hier, les petits messieurs d'en haut ?  
—Ah oui ! à la santé du... du... beau sesque. Qu'est-ce que c'est que ça, le beau sesque ?  
—Le beau sesque ! C'est nous autres !*

FANTAISIE

A quelques arpents de la maison paternelle sur le bord d'un ruisseau il y avait un chêne. Seul survivant d'une forêt détruite par la hache et la flamme ; il versait de l'ombre à vingt pieds autour de son tronc couvert de cicatrices. Oh que de fois, quand nous étions enfants, mes compagnons et moi, sommes nous allés jouer sous son ombrage ! Quelques fois nous l'avons escaladé au temps des nids, et l'avons flagellé à l'époque des glands. J'aimais bien ce géant qui se laissait piller par des enfants. Mais, un jour, il me fallut le quitter pour m'en aller au collège. Avant de m'arracher aux baisers de ma mère, j'avais fait à l'arbre de longs adieux ; et quand mon professeur me faisait des misères, souvent je me prenais à regretter le temps où je n'avais pour maître qu'un vieux chêne dont l'écorce était bien moins rude que celle de l'homme qui m'enseignait la syntaxe.

A chaque vacance j'allais revoir mon ami l'arbre, qui semblait me reconnaître et me saluer par des murmures. Ce fut à ses pieds, que plus tard je lus pour la première fois les méditations et les confidences de Lamartine, et que je pressai la main de ma première amante. Un jour entraîné par la rêverie, je me dirigeais vers le chêne, j'eus une triste surprise ; j'aperçus, de loin quelqu'un qui était en train de l'abattre. Bientôt je constatai que celui qui commettait ce sacrilège était un de mes amis d'enfance, un ingrat à qui l'arbre avait autrefois prodigué comme à moi ses faveurs. Je fis des reproches au villageois qui me dit pour toute réponse : "J'ai besoin de meubles, l'arbre est à moi, je le coupe." Les coups de hache pleuvaient dru, et le colosse se sentant couper fibre par fibre, tressaillant jusque dans ses vertèbres, gémissait. Effrayés par le bruit du fer destructeur, les oiseaux s'étaient envolés du chêne, et tournoyant autour de leur nids ébranlés, poussaient des cris inquiets. Tout à coup l'arbre tomba, et sa chute fit trembler la terre, et rugir les échos. Le géant dont la torse couvrait une longueur d'un arpent, tordait encore ses bras éperdus ; les nids qu'il portait naguère gisaient pêle mêle sur le sol, et la poussière maculait son feuillage haché. Moi devant ce deuil, je songeais à l'arbre de ma vie que le vent des regrets avait déjà commencé à effeuiller, et chaque branche rompue me rappelait une de ces espérances brisées. Pour moi l'arbre

riva ; mais il n'eût pas plutôt ouvert les yeux à la lumière qu'il les referma. Il mourut, et on lui fit un petit cercueil d'une planche qui restait du vieux chêne.

Les oiseaux, les enfants et les amoureux étaient vengés.

ALFRED BOUCHARD.

UNE MAUVAISE REMARQUE

*Tramp.*—Voulez-vous être assez bonne, madame, pour me donner quelque chose à manger ?

*Madame Sertfort.*—Je n'ai rien, allez-vous-en.

*Tramp.*—Quelle malchance pour nous, que vous n'ayiez pas été dans le Paradis terrestre. Vous auriez du moins mangé la pomme à vous toute seule.

THÉÂTRE-ROYAL

La troupe Burlesque de Rentz-Santley, donne, cette semaine, avec un succès énorme, "A sensation in Paradise," suivi d'un spectacle de variétés, au Théâtre Royal.



Danses gracieuses, musique entraînante, jolies actrices et variétés captivantes, tel est le bilan de la pièce. Quant aux variétés, il est difficile d'en donner un compte-rendu exact. Mesdemoiselles Elliott, Leoville, Rende et les sœurs Laporte font à tour de rôle entendre leurs voix agréables, danses et charment par des scènes d'illusions très intéressantes. Miss Nellie Wilson, est des plus originales dans sa "Danse des bottes." Le jeu romain des couteaux par Misses O'Brien et Gilbert, est exécuté avec une audace inouïe, et il faut que ces demoiselles soient bien sûres d'elles pour se livrer à pareil amusement. Le spectacle se termine par une pochade désopilante jouée par M. W. C. Matthews et Miss Harris. La troupe Rentz-Santley jouera toute la semaine et samedi en matinée et le soir.

L'ANNIVERSAIRE

Nous allons aujourd'hui pour la cinquième fois  
Célébrer ton anniversaire...  
Le jour succède au jour, les mois suivent les mois,  
Tout passe, mais mon cœur se serre.

Quand je vois revenir la date où, sanglotant  
Derrière le char qui t'emène,  
J'ai compris tout à coup, dans un suprême instant,  
Ce qu'était la douleur humaine.

J'ai, la tête penchée et les yeux obscurcis,  
Gravi les pentes du Calvaire  
Et ce jour a gardé les contours indécis  
D'un cauchemar qui persévère...

Malgré le temps passé, pieusement chez nous  
Ta chère mémoire demeure,  
Ton portrait nous sourit et tu restes l'époux  
Aimé de celle qui te pleure...

Dans notre jardinet où les cruels frimas  
N'ont presque rien laissé que l'herbe,  
Nous avons rassemblé quelques brins de lilas  
En une trop modeste gerbe...

Mais qu'importent les fleurs et quelques rameaux verts  
Dont bientôt disparaît la trace...  
Le souvenir vaut mieux, qui brave les hivers  
Et reste à tout jamais vivace.

A L'ÉCOLE COMME A LA GUERRE

*Le professeur.*—Je viens justement de te voir rire, qu'est-ce que tu as ?

*Tommie.*—Je pensais à quelque chose, monsieur.

*Le professeur.*—Tu n'as pas d'affaire à penser pendant la classe. Que cela ne t'arrive plus.

RAISON DE SE RÉJOUIR

A.—Dis donc, qu'est-ce qu'il y a chez vous ce soir : on entend de la musique, de la danse ?

B.—Je vais te dire ; nous avons une petite fête de famille.

A.—A quel propos ?

B.—C'est à l'occasion d'un de nos enfants qui vient de sortir du pénitencier.

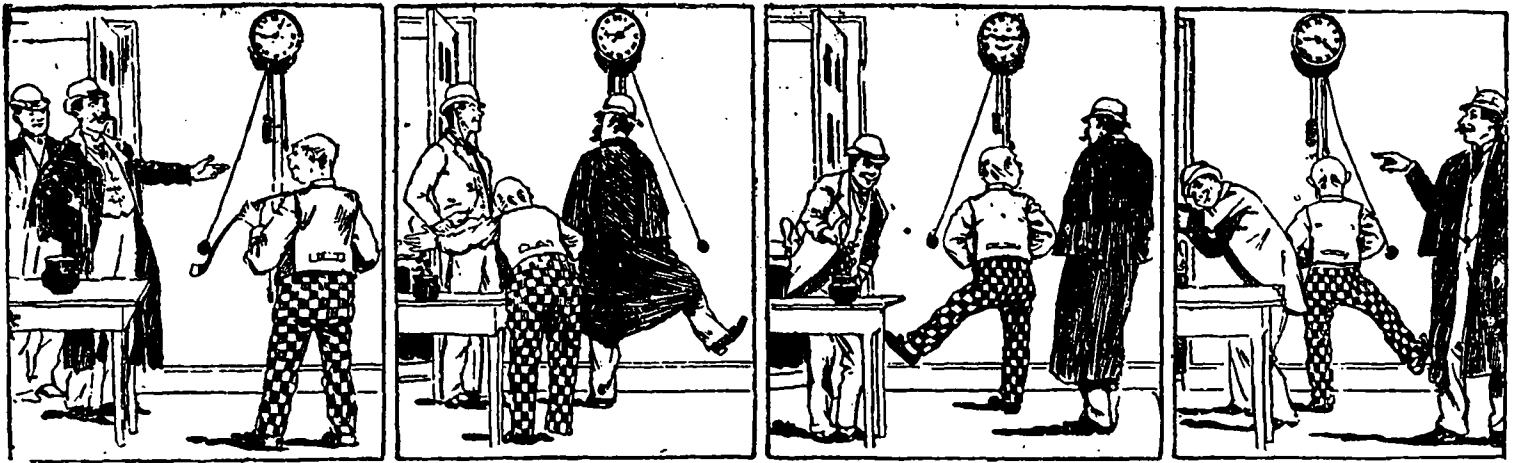
UN POINT IMPORTANT

*Marchand.*—A partir du premier du mois prochain, je vais améliorer votre position. Je vous fais ma femme. Je suppose que vous allez accepter ?

*Mlle Josie (typewriter).*—Allez-vous en même temps augmenter mes gages ?

## L'HOTELIER, L'HORLOGE ET LE FILOU

CONTE POUR LES GRANDES PERSONNES



I

*Doigtrochu.* — Tiens, une pendule comme celle qui m'a fait gagner cinquante piastres hier !  
*L'hôtelier.* — Comment cela ? Je voudrais bien qu'elle m'en fit gagner autant.

II

*Doigtrochu.* — J'ai parié avec un individu qu'il ne pourrait suivre le mouvement du balancier avec ses jambes pendant trois quarts d'heure en disant à chaque coup et sans interruption Dickory-Dack.  
*L'hôtelier.* — Il a perdu ? C'est nigaud. Je puis gagner le pari-là, en criant "ciscou".

III

*Doigtrochu.* — Vous croyez cela. Mettez vos cinquante piastres dans le vase ; voilà les miens.  
*L'hôtelier.* — C'est fait. Regardez bien l'heure... Dickory-Dack, Dickory-Dack, Dickory-Dack.

IV

*Complice, feignant de parler tout bas.* — Sais-tu qu'il a un jarret d'acier et que tu peux perdre ?  
*Doigtrochu.* — Je vois qu'il peut soutenir un bon bout de temps ? Je ne suis pas pour passer trois quarts d'heure ici sans prendre un verre. Dis-donc, va nous chercher de la bière de l'autre côté.  
*L'hôtelier.* — Dickory-Dack, Dickory-Dack.



V

*Doigtrochu.* — Cet animal de Jim est le plus grand imbécile que je connaisse. Je parie qu'il ne peut pas trouver la buvette. Hé ! Jim !... Non : pas par là ! Reviens-t'en ; j'y vais moi-même.

*L'hôtelier.* — Dickory-Dack, Dickory-Dack...

VI

*La femme et la belle-mère de Philotier entrent subitement.* — Ah ! maman, regarde donc Georges ! Mais il est fou ! Georges, Georges !

VII

*L'hôtelier.* — Dickory-Dack, Dickory-Dack.  
*La belle-mère.* — Ils lui ont jeté un sort.

VIII

*L'hôtelier.* — Dickory-Dack, Dickory-Dack.

IX

*L'hôtelier.* — Trois quarts d'heure ! J'ai gagné mon vieux Doigtrochu !  
*La femme.* — Doigtrochu ! Voilà vingt minutes qu'il est parti par le train avec le présent que tu lui as fait.

*L'hôtelier.* — Quel présent ?  
*La femme.* — Votre belle-coupe d'argent que nous avons gagné au bazar.

*L'hôtelier.* — Et mes cinquante piastres !

## LE GATEAU DE MARCEL.

(Pour le SAMEDI)

— "Quand je serai un homme dit Marcel" en ramassant précieusement toutes les mics du gâteau qui avait disparu de son assiette, "quand je serai un homme je me ferai faire pour moi tout seul un gâteau au chocolat, un beau grand gâteau tout rond, et personne n'en aura un morceau. Je voudrais savoir comment on est quand on a un gâteau tout entier pour soi, rien que pour soi."

— Tu n'as pas besoin d'attendre que tu sois grand pour cela ? dit la mère de Marcel, "demain je te ferai un grand gâteau pour toi tout seul."

— Vrai, maman ? tout entier pour moi.

— Oui, mais à une condition c'est que tu n'en donneras à personne, tu m'entends bien, à personne.

— Tu veux rire de moi maman ; je te promets de le manger tout entier ; ça c'est une promesse si facile à tenir.

La maman soupira un peu devant cet égoïsme d'enfant, mais elle fit le gâteau.

Aussitôt que le beau sirop de sucre se fut

transformé en glace, le gâteau fut donné à Marcel. Il l'emporta et, s'assit sur les marches de l'escalier de la cour et commença à l'entamer. Son petit frère vint curieusement le regarder, et plein d'admiration pour un tel régal dit : "Je voudrais bien en avoir un morceau."

— Maman dit Marcel est-ce que je puis donner un morceau de mon gâteau à Julien ?

— Certainement que non.

— Va-t-en Julien, dit Marcel, et ne me regarde pas comme ça. Mais le petit homme resta-là, regardant son frère, et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux.

— Je crois bien que maman a mis quelque chose de mauvais dans son gâteau, le morceau que je viens de manger était amer, pensa Marcel, et puis je n'en mangerai plus devant Julien.

Le second morceau que Marcel coupa sur son gâteau, il alla le manger dans le hangar. Il y était à peine arrivé que Fido, son bon chien, son compagnon, vint se planter devant lui, s'assit agita violemment la queue et le regarda dans le blanc des yeux. Mais la voix sévère de la maman se fit entendre : "Marcel, rappelle-toi que tu ne dois pas donner de gâteau à Fido." Et Marcel dut manger seul son second morceau, il fut encore

plus amer que le premier, car il ne put faire comprendre la raison de son refus à Fido.

— Allons ! voilà deux morceaux de gâteau de perdus, après tout ce n'est pas si bon que ça que de manger un gâteau tout entier à soi seul.

On appela la famille pour le thé, et Marcel y prit part comme s'il n'en avait rien absorbé depuis vingt-quatre heures. La tante Marie avait envoyé pour son filleul Julien, une magnifique tarte à la crème, pièce culinaire à la préparation de laquelle elle excellait.

— Cette tarte est à Julien, dit la mère à Marcel, mais il m'a demandé de t'en garder une part.

Hélas ! ce dernier coup était de trop pour le pauvre Marcel, et à la grande surprise des autres membres de la famille, qui ignoraient l'histoire du gâteau, il pleura comme une fontaine.

— Je n'aime plus... plus... mon gâteau, maman, je... je... je ne veux plus avoir un gâteau pour moi tout seul.

— Que dirais-tu, Marcel, si on faisait venir ton gâteau et que nous le finissions à nous tous.

— C'est ça qui me ferait plaisir !

Et c'est ainsi que Marcel apprit que l'égoïsme n'est pas le bonheur.



## AMENITÉS FEMININES



Jack.—Ainsi, Edith, vous épousez Tom Chapman?

Edith.—En effet, me blamez-vous de prendre un homme de quarante ans?

Ethel.—Au contraire; c'est la sagesse même. J'ai toujours remarqué que les ménages les plus heureux sont ceux où les époux se rapprochent d'âge.

## LES VOYAGEURS DE COMMERCE

Le type de *Villustre Gaudissard* n'a pas disparu complètement, seulement il s'est modernisé; il n'a plus ces allures tranchantes et tapageuses dont Balzac a affublé son héros. Le voyageur de commerce actuel, s'il est resté bon compagnon, gouailleux, est devenu sérieux, positif, très occupé des intérêts de sa maison et de son avancement personnel.

La plupart de nos chefs de maisons de commerce ont débuté dans la *partie* et ce ne sont pas les moins avisés en affaires. Ils connaissent la clientèle, les procédés et les ficelles à employer pour la séduire d'abord, la fixer ensuite. Dans leur temps de voyages, qui n'ont-ils pas déployé de finesse, de ruses pour arracher au client ce fruit d'or du jardin du Hespérides, "la commission."

Cela leur a donné une merveilleuse souplesse d'esprit, essentielle dans les affaires, un instinct de Comanche pour flairer le danger et une agilité de toréador pour mater le chaland.

Sans m'étendre plus longtemps sur ce type qui offre en France, brute à quarante mille spécimens divers, je veux raconter aux lecteurs du SAMEDI quelques anecdotes qui les feront ressortir en bien et en mal, comme ils sont.

Dans une diligence, un commis-voyageur, agaçant par son bavardage, tenait le crachoir sans le lâcher, prodiguant à foison les *patagues* et les liaisons saugrenues: *J'ai-t-été—J'ai vu z'ailleurs J'ai-t-y ri*, etc., etc. Un voyageur énervé lui dit à brûle-pourpoint:

—Monsieur voyage sans doute pour les *cuirs*.

—Mille pardons, Monsieur, je voyage pour les fers (*les faire*).

—Oui, c'est cela, pour les *faire*. Mes compliments, Monsieur, la confiance de votre maison ne pouvait être mieux placée.

Le bonhomme de commis n'y vit que du feu et empocha cela comme un très gracieux compliment.

Deux voyageurs de commerce, l'un Gascon, l'autre Marseillais, parlent avec emphase de leurs maisons respectives.

—Mon *cer*, dit le Gascon, ma maison a un tel train d'affaires, que pour les bureaux, il nous faut mille francs d'encre par an.

—Bagasse! réplique le Marseillais, belle misère! tout zuste ce que la mienne a économisé l'an passé en *soupprimant* les points sur les i et les virgoules!!!

A Champagnole, charmante petite ville du Jura, un commis-voyageur de MM. Grey et Cie fabriquant de moutarde à Dijon, avec une bonne grosse figure rougeaude et naïve, importunait sans relâche, M. Ropiteau, le maître d'hôtel chez lequel il était descendu, pour qu'il lui donnât une *commission*. Celui-ci, à la façon des maîtres d'hôtel, ne disait ni oui, ni non; que voulez-vous? il faut bien, quand on est bon hôtelier, leurrer un peu la pratique. Une commande de moutarde! Cet embêtant de voyageur s'imaginait donc qu'on en consommait chez lui comme du bouillon!

Le jour de son départ, comme il allait prendre place dans la voiture pour St Claude, laquelle était attelée devant la porte de l'hôtel, le voyageur quitte Monsieur Ropiteau qui, de son mieux, se dissimulait dans un groupe.

—Hé bien, Monsieur Ropiteau, et ma commande? Combien faut-il vous en mettre?

—Ah! votre moutarde! vous voulez absolument me mettre dans la moutarde. Hé bien! envoyez m'en cinq cents kilos.

—Merci, Monsieur, valeur à 90 jours.

—Très bien; c'est entendu.

Et aussi sérieux qu'un âne qu'on étrille, le voyageur inscrivit sa commande sur son carnet; puis, ayant serré avec effusion les mains de l'hôte, il monta dans la diligence. Installé là, il jeta un regard sur Monsieur Ropiteau qui riait à se tordre avec ceux qui l'entouraient. Parmi eux il reconnut des marchands de la localité, dont il mentionna soigneusement les noms sur son calepin, au bas de l'ordre *Ropiteau*.

Quelques jours après, le bon Ropiteau recevait une lettre de la maison Grey et Cie, de Dijon, avec facture de 500 kilos de moutarde s'élevant à 1290 fr; pour le montant desquels on disposait sur lui, etc...

Toujours riant, le bon Ropiteau prit la plus-bréchée de ses plumes et écrivit à MM. Greyet Cie.

Messieurs,

Il ne pouvait entrer dans mes suppositions que votre voyageur aurait pris au sérieux une commande aussi insensée que celle que je lui ai donnée sous forme de plaisanterie et pour me débarrasser de ses obsessions. 500 kilos de moutarde! Bon Dieu, que vous voulez-vous que j'en fasse? Donc, je refuse votre envoi; toutefois, pour que votre voyageur n'ait pas tout-à-fait perdu son temps j'accepterais un petit fut de 12 à 15 kilos.

Agréé, etc.

Par retour du courrier, il recevait de MM. Grey et Cie la réponse suivante:

Monsieur,

Au reçu de votre honorée, notre envoi était déjà parti à votre destination. Comme vous en convenez vous-même, vous avez bien donné l'ordre de 500 kilos à notre voyageur; au surplus nous avons des témoins du fait. Veuillez donc en prendre livraison, car il ne nous convient pas d'être victimes d'une plaisanterie de ce genre; nous ne mettons pas nos voyageurs en route pour les faire bernier par les hôteliers auxquels ils apportent leur argent.

Agréé, etc.

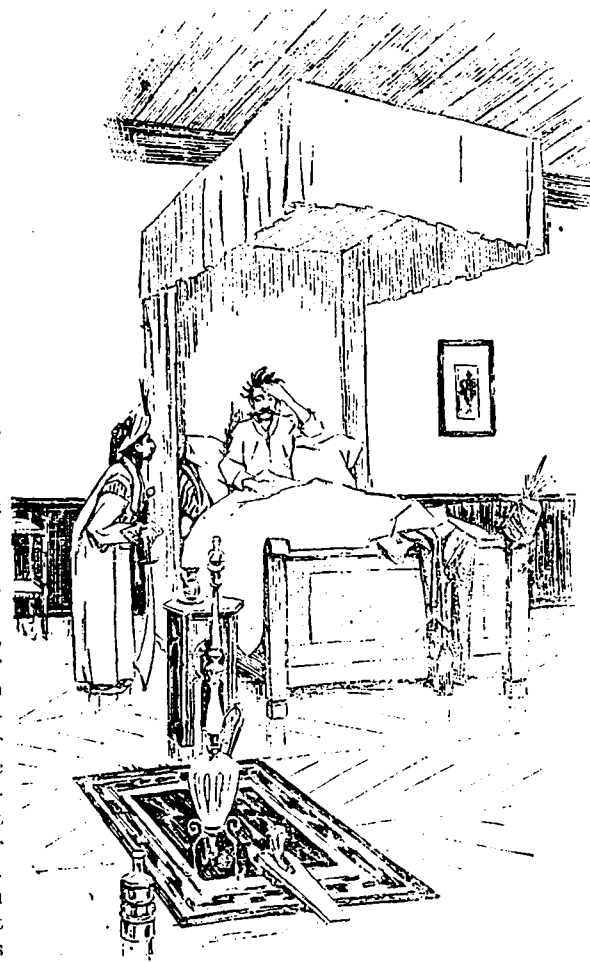
Le rire du fin Ropiteau tourna au jaune. Un beau matin, tout penaud, il vit un camionneur débarquer à sa porte 10 gros futs de moutarde et il lui fallut essayer les jérémiades de sa femme, les quolibets des voisins... et les revendre à perte.

On a beaucoup ri dans le Jura de sa mésaventure; encore aujourd'hui dans les tables d'hôte du pays, messieurs les commis-voyageurs demandent encore aux servantes rieuses, si la maison a de la "moutarde Ropiteau."

GUSTAVE EYZIN.

Montréal, 18 mai 1891.

## LE VRAI CASSE-TÊTE

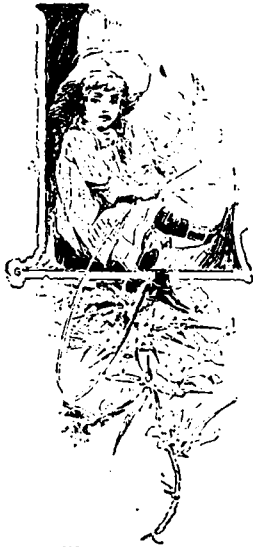


Le shah de Pers. (Le lund-maan d'un dîner européen).— Effendi, comment appelle-t-on ce que j'ai bu hier?

Effendi.—Un cocktail américain.

Le shah.—Fais m'en venir mille gallons pour expédier à Teheran. J'ai enfin trouvé le moyen de détruire les misérables qui conspirent contre mon trône.

## CARTE A PAYER



Le dernier des bohèmes arpenta fiévreusement le trottoir du boulevard Montmartre.

C'était la fin de l'hiver, vers sept heures du soir ; la nuit venait, un souffle vif faisait frissonner les passants frieux ; mais le dernier des bohèmes n'y prenait garde, il en avait senti bien d'autres ! Du reste, eût-il frissonné, il savait bien que le collet de son paletot en drap de réserve guerre de 70, se refuserait à tout remontage, ledit collet n'étant qu'un dessin piqué par

son tailleur, homme de talent, sans être Creed.

Notre homme avait esquissé le geste d'un homme qui veut resserrer son paletot ; mais c'était machinalement plutôt que par conviction ; il paraissait plongé dans une méditation ardente.

La vérité est qu'il se livrait à un problème insondable, un de ces problèmes dont la découverte serait un immense bienfait pour l'humanité souffrante, surtout pour l'humanité bohème.

Or, comme cette race est finie, comme il en était le dernier représentant, c'était pour lui qu'il travaillait.

Il s'agissait de trouver le moyen de manger sans argent. Ce devait être fort difficile, car il y avait plus de quarante-huit heures qu'il cherchait.

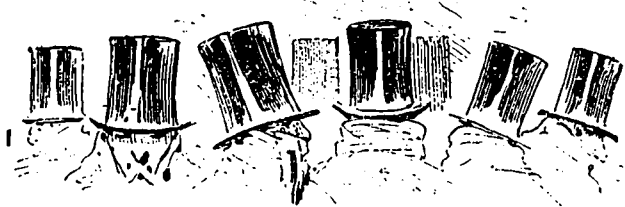
Sa longue face blême en était toute convulsée ; ses grands cheveux roux s'en hérissaient de désespoir.

Personne ne faisait attention à lui.

Il était bien intéressant cependant.

Maigre comme Rolla, il se nommait Stephen ; plus malheureux que Rolla, il ne s'était pas fait

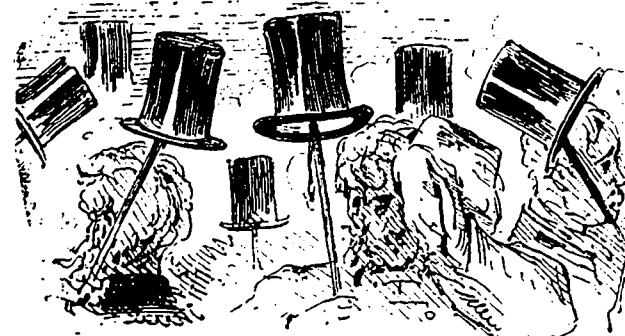
## COMMENT ON PORTERA LES CHAPEAUX.



I  
S'il fait froid.



II  
S'il pleut.



III  
S'il fait chaud.

## UNE BONNE SUGGESTION



Madame Pripps. — Vous avez un petit appartement coquet ; mais à quoi sert ce meuble ?  
Madame Jeunemariée. — C'est un buffet à liqueurs ; mais comme ornement seulement ; car j'ai toujours la clef dans ma poche. Mon mari ne s'en sert jamais.  
Voix d'un domestique à la porte d'entrée. — Tiens bien la tête ; je vais prendre les jambes.  
Madame Pripps. — Ma chère, vous me direz que ce n'est pas de mes affaires ; mais donnez lui la clef dès demain matin.

sa misère par de folles orgies, non : Stéphane n'était pas un viveur, il était de ces penseurs sublimes qui ne vivent que par le cerveau et par le cœur.

Du haut de sa mansarde, il regardait le ciel qui, les jours de beau temps, n'était pas plus brillant que ses rêves.

Il avait des projets immenses et des envollements titanésques.

Quelquefois cependant, le doute, le doute cruel faisait frémir son âme ; mais les jours de calme, il se ranimait vite en comptant les étoiles qui jetaient des ruissellements dans sa mansarde obscure dont elles étaient la seule lumière.

Au retour de l'aube, Stéphane, plus matinal que le coq, se dressait de tout son grand corps maigre, descendait au *Chat noir*, prenait un café chaud, puis égrenait sur son carnet ses rimes qu'aucun éditeur ne voulait accepter.

Féroces, ces gens-là !

Ils avaient juré sa perte.

Mais il résistait, ayant par-ci par-là quelques amis : l'on ne refuse point l'or de l'amitié.

Stéphane prenait aussi le cuivre. Le cuivre est un métal, en somme, accepté des boulangers. Les boulangers sont des hommes, puisqu'il y a des boulangères et des petits boulangers. Pourquoi donc eût-il été plus fier qu'eux ?

Mais, à force de tirer les sonnettes de l'amitié, Stéphane avait fini par épuiser tout son crédit.

Il ne maudissait pourtant ni ses amis, ni leurs sonnettes, mais sa pensée furieuse revenait toujours aux éditeurs stupides et inflexibles.

— Ils ont peur de moi, pensait-il, en serrant violemment son manuscrit contre son cœur ; je suis *quelqu'un*, ils sentent que je les terrasserai tous. — La jalousie est un affreux poison qui tue... les autres ; ils veulent me tuer.

... Et cependant où loger ?

Un cerbere, plus terrible que celui du paradis païen, lui interdisait l'entrée de sa mansarde et avait jeté au tombeau, au tombeau, veux-je dire, tous ses chefs-d'œuvre.

Et Stéphane marchait, marchait toujours !

Il finit par s'arrêter, la figure collée à une vitrine il regardait avidement.

Une cinquantaine de personnes d'âges et de conditions diverses, groupées à de petites tables, buvaient et mangeaient à loisir.

Les plats défilaient devant les yeux de Stéphane ; un fumet délicieux parvenait à ses narines dès que la porte s'ouvrait ou se fermait sous la main d'heureux entrants et de bienheureux sortants.

Au fait, pourquoi ne pourrait-il pas cette porte ? Qui donc l'en empêchait ?

Plusieurs tables étaient vides.

Ces tables l'attiraient de leur marmoréenne blancheur.

Il s'avança ; sa main rencontra le loquet ; sur la vitre brillante il lut ces mots magiques :

« Bouillon Duval ! »

— O Duval ! bienfaiteur de l'humanité !

Il entra, mû par une force invincible.

La douce chaleur de la salle le fit tressaillir d'aise.

Il avisa un coin tranquille où il se blottit, comme effrayé de sa hardiesse.

Mais une des alertes petites bonnes l'avait aperçu.

— Qu'y a-t-il pour monsieur ? fit-elle avec un engageant sourire.

Et Stéphane la regarda avec des yeux vagues. Elle lui tendit un menu et s'éloigna discrètement pour le laisser composer son dîner.

Il lut :

Potages pâtes d'Italie.  
Soupe au fromage.

## UNE JEUNE FILLE SAGACE



Lui. — Je ne vois pas pourquoi vous ne prendriez pas un jeune homme honnête quand même il n'aurait pas de position sociale. Notre mère Eve a bien épousé un jardinier.

Elle. — Oui ; et la première chose qui lui est arrivée, c'est d'avoir perdu sa place.

Huitres de Marennes.  
Beuf au naturel.  
Pieds de mouton sautés vinaigrette...  
Turbot sauce capres.  
Merlans frits.  
Entrecôte braisé.  
Artichauts barigoule.  
Pommes sautées.  
Glaces pistache et ananas...  
Petits fours, mendiants, gryere, pommes.

Quel choix !

Tous ces mets se mirent à exécuter une danse frénétique dans son cerveau halluciné.

Que faire en un restaurant, à moins que l'on ne mange ?

La petite bonne était revenue, elle attendait.

— Soupe au fromage, bœuf naturel, bredouille Stéphen d'une voix étranglée.

Quelques minutes plus tard, une forte odeur de parmesan se répandit autour de lui.

Il plongea avidement sa cuiller et engloutit d'un trait.

Le bœuf-mode fut mangé avec plus de lenteur, comme savouré.

— Après cela, monsieur ? redemanda la petite bonne.

Le malheureux eût bien voulu dire merci et partir ; mais impossible ! Maintenant que ses esprits lui étaient rendus par sa faim apaisée, il le comprenait bien.

Il fit un geste, comme pour dire :

— Un instant de patience, et reprit le menu.

La petite bonne s'éloigna, mais elle revint, impitoyable, toujours le sourire aux lèvres.

Méphisto ne l'avait certes pas plus satanique, quand il tenta l'aust.

Il fallait prendre un parti.

— Pieds de mouton vinaigrette, fit-il résolument.

— Ce sera toujours un peu de temps gagné.

Il les enfila lentement un à un.

Cependant, tout passe en ce bas monde, même une assiette de pieds de mouton.

— Monsieur désire ? fit la petite bonne, de plus en plus méphistophétique.

Stéphen ne savait plus quel parti prendre.

Il regarda la bonne dans le blanc des yeux et commanda deux plats pour être plus longtemps tranquille.

— Turbot et merlans.

Cependant la méchante fille ne fut pas satisfaite, car elle revint derechef.

Ce fut d'une voix aussi implacable que celle du destin que Stéphen continua à faire défiler

toute la carte, tout, y compris les glaces, les mendiants et les petits fours.

Il demanda aussi du thé ; il en avait joliment besoin : un tel repas, après un jeûne de quarante heures, pouvait être difficile à passer.

Quand la misérable revint encore après le thé, Stéphen éprouva une véritable envie de la souffleter et de s'enfuir à toutes jambes.

Mais le dernier bohème n'était pas un filou.

— Faites venir l'inspecteur, dit-il.

Un gros homme s'approcha de lui, l'air affable.

Le dernier bohème souleva lentement son chapeau qu'il avait oublié d'enlever.

— Je vous rends grâce, monsieur, de ma vie je n'avais si bien diné.

— Alors ?

— Ah ! oui, alors, c'est vrai, alors je... je veux... Enfin, mon bon monsieur, faites-vous crédit ?

L'inspecteur lui jeta un regard méfiant.

— Est-ce une plaisanterie ? je la trouve mauvaise et j'ai bien autre chose à faire que...

— Hélas ! non, mais j'ai oublié une chose essentielle en venant ici.

— ???

— Mon porte-monnaie !

— Qu'à cela ne tienne, donnez votre adresse ; on ira le prendre chez vous.

— Inutile, on ne l'y trouverait pas.

— Expliquez-vous, monsieur : voulez-vous oui ou non, payer votre dîner ?

— Je veux bien.

— Alors ?

— Ma bonne volonté est la seule monnaie que je possède.

— Monnaie de singe, alors !

— Pas de sottise ! je suis gentilhomme et littérateur ; je ne puis payer, c'est vrai ; mais... la postérité ne ratifiera pas leurs jugements.

— Inutile de simuler la folie ! je vais faire venir un gardien de la paix.

— Moi ! emmené au poste ! Jamais entendez-vous, jamais. Tout plutôt que cette honte ! Non, je ne coucherai pas sur la paille humide des cachots. — Au fait, pourquoi cette paille est-elle humide ? le savez-vous, monsieur l'inspecteur ?

Pendant cet étrange colloque les clients étaient partis, les bonnes dinaient, la caissière, inactive écoutaient.

C'était une âme sensible ; elle vit dans les yeux de Stéphen la flamme du génie et de la poésie !

Elle eut pitié de lui.

— Monsieur l'inspecteur, fit-elle en s'avancant, ne pourriez-vous le garder comme aide de cuisine ?

— C'est une idée, cela, approuva l'inspecteur. Entendez-vous, monsieur le dineur gratis ? On vous gardera huit jours pour payer votre petit balthazar.

— Me nourrira-t-on ?

— Parbleu ! mais pas comme aujourd'hui ! Vous aurez les restes des clients.

— Topez, je suis votre homme, ça me va quand même. Cette auberge est à mon gré ; à manger ses restes, je resterai !

Un marmiton lui apporta le tablier de toile bleue à poche de sarigue.

Il eut un mouvement d'hésitation, puis superbe d'énergie et de courage, il secoua fièrement à tête lionne et, montrant le poing à un ennemi invisible :

— Orgueil, je te vaincrai, fit-il d'un ton si noble que le marmiton en resta bouche bée et que la caissière en essuya deux larmes.

Il s'empara résolument d'une grande pile d'assiettes qu'il emporta dans l'arrière-cuisine.

Un homme petit et rouge, était en train de laver la vaisselle dans un immense baquet.

Il releva la tête pour regarder le nouveau venu.

Stéphen poussa un cri.

Cet homme ressemblait à X..., son plus féroce éditeur, celui qui l'avait traité de plumeur.

Il en fut tellement saisi que la pile glissa de ses mains et roula en s'éparpillant autour de lui, avec un bruit inquiétant. Les assiettes s'étaient quintuplées !

L'inspecteur accourut ; il contempla le désastre d'un œil calme :

— Ça sera quatre jours de plus.

Il sortit, et le nouveau marmiton ramassa mélancoliquement les débris, en murmurant la fin de son poème, celui que *il* avait tant dédaigné :

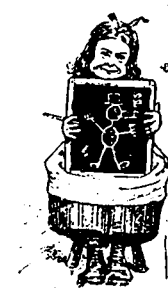
Mais pourquoi, ô mon Dieu, la bourse si petite,  
Et l'appétit si grand ?

Ainsi finit le dernier des bohèmes.

O Philistins, votre victoire était complète :  
La bête avait vaincu l'ange, la Muse s'était envolée !

PIERRE MAURY.

## TOUJOURS AMUSANT



Le spectacle de la "Gaiety Theatre & Museum" est très amusant cette semaine. La femme de feu et les femmes colosses ont eu un succès tel et attirent tant de monde, que l'administration a continué leur engagement. Cette semaine, il y aura deux soirées de gala, jeudi et vendredi ; les deux femmes colosses seront mariées sur le théâtre même. Le premier soir ce sera la colosse d'ébène, et le lendemain, sa blonde émule.

Le grand attrait de la semaine est certainement le théâtre. Outre le violoniste étonnant dont nous avons parlé la semaine dernière, la "Gaiety Theatre & Museum" a fait venir des chanteuses excellentes, une entr'autres, qui a rendu d'une manière remarquable le grand air de Galathée : "Ah ! verse encore..." Il y a aussi deux désossés qui font des tours à donner la chair de poule. Bref ! tout est bon et beau à voir cette semaine.

La semaine prochaine, on verra au "Gaiety" une troupe de loups-marins et de lions marins savants. Ces animaux ont une intelligence presque humaine. La troupe se compose de six splendides spécimens de ces habitants des mers.

## UN TRUC QUI S'APPREND VITE



Julie. — Papa, peux-tu me donner un peu de monnaie, ce soir ?

Le papa. — Non ; vois m'avez appris quelque chose hier au bazar et j'ai adopté ce motto-là.

Julie. — Quel motto ?

Le papa. — Vous disiez toutes : " Nous ne pouvons vous remettre la monnaie." C'est un truc qui va faire mon affaire.

## LE RECENSEMENT



L'énumérateur. — Maintenant, votre âge.  
Elle. — Oui, c'est comme vous le dites : trente ans.

## LE PAIN

Dès qu'elles apparaissent dans l'histoire, les sociétés patriarcales ou barbares nous sont présentées comme faisant usage, dans leur alimentation des grains broyés et réduits en bouillie ou en pain.

L'usage du pain était connu dès la plus haute antiquité, c'est en effet la nourriture la mieux appropriée à l'homme pour entretenir les ressorts comme les rouages de l'économie. Agréable au goût, il est la base de notre alimentation ; sans lui, les autres aliments, viandes et légumes, perdent leur prix et ne tardent pas à devenir d'un usage fatiguant. Du pain seul, l'homme ne se fatigue pas ; s'il en éprouve parfois quelque dégoût passager, c'est que l'équilibre a cessé d'exister dans sa santé. En un mot il représente la nourriture de l'homme sur la terre. L'oraison dominicale qui dit à Dieu : "Donnez-nous notre pain quotidien" exprime parfaitement le rôle qu'il joue dans la conservation de la vie.

L'écriture indiquait que l'on mettait le pain sous la cendre, ce n'est que plus tard, peut-être accidentellement, qu'on est arrivé à employer le levain pour obtenir la fermentation panair ; c'est aux Celtes, nos ancêtres, que l'on attribue l'honneur de cette innovation, qui constitue, en réalité, tout le progrès de la panification.

Cependant, le récit de la fuite en Egypte et de la première Pâque semblerait indiquer que les Hébreux devaient faire ordinairement usage du levain puisqu'il leur est prescrit de manger du pain azyme, comme celui que les israélites, de nos jours, prépare encore par la cuisson d'une simple pâte de céréales, sans fermentation préalable et sans addition de sel marin.

Sous l'influence de la fermentation provoquée par le levain, une partie de l'amidon contenu dans la farine est transformée en dextrine, puis en substance sucrée, la glucose qui subit elle-même les effets de la fermentation et donne naissance à de l'acide carbonique, de l'alcool et de l'acide tartrique. L'acide carbonique produit dans la pâte un boursoufflement et détermine dans la mie ces trous nombreux qui rendent le pain plus léger, plus digestible et, par suite, plus assimilable.

Quel que soit le mode de fabrication adopté, le pain ne présente pas, dans toutes ses parties les mêmes qualités nutritives. Ainsi, la croûte contient plus de gluten, c'est-à-dire plus de matière azotée que la mie. Aussi la croûte est-elle plus nutritive.

Le jus de viande lui-même est loin de présenter les mêmes qualités d'assimilation et ne saurait d'ailleurs offrir les avantages de la panade ou de l'eau panée si bien indiquée dans l'alimentation des enfants.

Le pain chaud et frais, bien que généralement préféré par les habitants des grandes villes, est moins nourrissant et moins facilement digéré que

le pain froid et rassis. Par caprice ou par fantaisie, ces mêmes mangeurs de pain frais préfèrent quelquefois le pain dit de ménage. Cette préférence est peu justifiable, car le plus souvent le pain de ménage, préparé avec un levain qui n'est pas renouvelé assez souvent, est bien inférieur à celui que fabriquent les boulangers ; le levain trop vieux produit dans la pâte une fermentation incomplète et donne un pain moins léger et moins facile à digérer.

Depuis les temps anciens, les modes de cuisson ont été améliorés et la fabrication du pain en général a atteint un degré de perfectionnement qui ne sera sans doute plus dépassé ; mais la matière première n'a guère varié ; car le but du voyage en Egypte des frères de Joseph, montre qu'à cette époque, comme à la nôtre, le pain de froment avait déjà la préférence. Après lui, le pain de seigle occupe le premier rang.

En mélangeant les farines de froment et de seigle, on obtient le *mêteil*.

Le pain d'avoine pure, additionnée d'un cinquième de son poids de levain de froment, présente de belles apparences, mais sa faveur et son odeur sont peu agréables. La farine d'orge, dans les mêmes conditions, donne, au contraire, un pain de bon goût.

Enfin, on mélange quelquefois à la farine de froment soit de la farine de riz, soit de la châtaigne, soit encore des pommes de terre. Mais ces mélanges, sans présenter aucun avantage économique, ont presque toujours pour effet de diminuer la blancheur du pain, aussi bien que les qualités nutritives.

## L'ART DE VIVRE CENT ANS PAR L'EMPLOI DU SEL

Un savant médecin prétend qu'on peut atteindre sans trop de peine l'âge de cent ans. Son système est bien simple, il consiste dans un emploi rationnel du sel qui, selon lui est le préservatif de toutes les maladies.

Aussi voudrait-il qu'il ne restât, dans aucun pays, de droit sur le sel, qu'il fut à la libre disposition de tout, comme l'eau et l'air.

De docteur affirme que bien se porter n'est pas, comme on le pense communément, affaire de hasard. Les lois qui régissent la vie, sont, d'après lui, des phénomènes calmes et réguliers : il s'agit de veiller à ce qu'ils se déroulent sans obstacle.

Or, le sel, selon sa théorie, est le grand agent régulateur. A-t-on le sang trop riche ? Le sel le

## CE QUI S'APPELLE PRENDRE AU MOT



La femme. — Encore ivre ! Tu devrais être écrasé de honte et te cacher sous le plancher.  
Le mari. — C's'vrai, m'chère. Donne-moi la clef ; j'm'cacherais dans l'ha cave.

rendra moins chargé. A-t-on le sang pauvre ? Le sel le referra, lui rendra les éléments nécessaires.

Il cite, à l'appui de la puissance qu'il attribue au sel, plusieurs exemples.

La punition la plus sévère qui existait en Hollande autrefois, pour les soldats, était de leur donner du pain sans sel. Or si ce régime durait quelques mois, il était rare que le prisonnier survécût...

Vers la fin du siècle dernier une épidémie terrible se déclara en Saxe, ayant quelque analogie avec le scorbut. Elle fit des progrès si rapides dans les classes nécessiteuses que le gouvernement ordonna une enquête. Dès lors, on constata un fait singulier, c'est que les mineurs, quoique réduits à la même misère que les autres ouvriers, étaient restés, eux et leurs familles, complètement exempts de la maladie.

Or, l'alimentation des mineurs ne se distinguait de celle des autres ouvriers qu'en un seul point : c'est que appartenant à l'Etat ils recevaient le sel gratis. On essaya du sel comme moyen curatif, et la maladie disparut comme par enchantement.

Dans la phthisie, le médecin belge assure que le sel est souverain. Il cite l'exemple d'un jeune homme qui se mourait, après tous les siens, frappé du même mal. Il semblait perdu et le docteur ne lui ordonna de prendre de l'eau salée que par acquit de conscience... Il le perdit de vue. L'année suivante un vrai colosse abordait le médecin dans la rue et se faisait reconnaître de lui. C'était le phthisique, tout à fait guéri, grâce au sel.

Pour le choléra, le sel est — toujours d'après le docteur — souverain. Il cite l'exemple de paysans russes qui, pendant une épidémie de choléra, se garantirent du fléau en mettant une forte dose de sel dans leur lait. Il indique aussi le sel comme la vraie panacée pour toutes les maladies. Seulement, dit-il, c'est si simple qu'on n'y avait pas encore songé.

Le sel, empêchant les maladies, assurerait donc la longévité d'une façon certaine. Il faut à l'homme, dit-il, pour se bien porter, vingt grammes de sel par jour, en temps ordinaire.

Tout l'art du médecin et de cette médecine élémentaire devra être de savoir mesurer la dose dans l'état morbide.

## EN PLEINE CRISE

Sansleson. — Les politiciens ont beau dire, nous sommes en pleine crise, j'en ai eu la preuve ce matin.

Raoul. — Comment ça ?

Sansleson. — J'ai rencontré ce matin une douzaine de nos premiers commerçants, et leur ai demandé, à chacun, un cinq piastres jusqu'à demain ; croiriez-vous que pas un de ces gros bonnets n'avait la somme sur lui.

## UNE SOLUTION

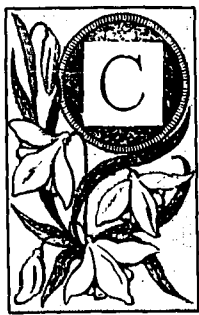


La tante du bébé. — Il faut que vous l'embrassiez, ce chérubin-là.

Vieille célibataire (amoureuse). — Je n'ai jamais embrassé un bébé de ma vie ; mais pour ne pas vous déplaire, je ferai la moitié du chemin. Je l'embrasserai par procuration, si vous ne le permettez.

## DANS LA SIERRA

## I



OMME tu reviens tard, père, il est midi passé.

—Oui, j'ai fait un détour pour aller payer le Nênez.

—Tu dois être bien las !

—Bah ! la montagne, ça me connaît, et j'ai le cœur si à l'aise que je ne sens pas ma fatigue.

—Alors cet étranger a été généreux ?

—Juges-en, fillette, notre dette acquittée, voilà ce qui nous reste, plus de dix douros !

Et il jeta une bourse sur la table.

—Ce doit être quelque carliste déguisé . . .

—C'est probable ; peu importe, au reste, je ne suis pas un alguazil, mais un honnête guide de la Sierra. Dieu soit en aide au voyageur d'où qu'il vienne et où qu'il aille !

—Ainsi soit-il !

—Où donc sont les enfants ?

—Ils dorment encore, ils avaient été réveillés avant le jour par la Maladetta qui leur faisait peur à gronder après son petit-fils.

—Hou ! la vieille sorcière j'ai des démanagements de lui tordre le coup quand je la vois rudoyer si fort cet innocent.

—Le fait est qu'il reçoit plus de coups de béquille que de caresses ; mais aussi c'est bien triste d'être seul, vieille, infirme, avec un pauvre garçon à demi privé de raison.

—Bonne Mercédès, tu es indulgente pour tous et, pourtant, Dieu sait la haine que te porte cette mégère.

—Parce que ma mère t'avait préféré à son vilain maugrabin de fils.

—Elle t'en veut surtout de ton heureuse influence sur Pedro . . .

—Oh ! père . . .

—Sans toi, le pauvre orphelin devenait un voleur comme tous les siens. Tu as été son bon ange et lui, qui n'écoute et ne comprend guère, obéit docilement à ta douce voix.

—Tu me rendrais vaniteuse, père.

—Non, mignonne ; si tu voulais t'en donner la peine, tu charmerais les ours de la montagne . . .

Rougissant sous sa peau dorée, la jeune fille se leva pour cacher son embarras et revint un instant après, trainant à sa jupe une fillette à moitié endormie et portant un bambin qui se frottait les yeux.

—Dites bonjour à papa", fit-elle en les déposant sur les genoux de Diego.

C'était un gracieux tableau :

Le père, aux traits énergiques et caractérisés de cette force de la race espagnole, caressait doucement les petits tout ensommeillés qui se serraient contre lui et jouaient avec sa barbe d'un noir de jais, tandis que la grande sœur, tout heureuse, contemplait ce groupe charmant avec un sourire qui montrait ses dents blanches.

—Oh ! Mercédès, si ta pauvre mère te voyait !" soupira Diego . . .

## II

—Au nom de la loi !

La porte s'était ouverte brusquement : les gardes civils (c'est la gendarmerie de l'Espagne) faisaient irruption dans la pièce.

Mercédès poussa un cri ; Diego se leva et avec cette dignité que l'on trouve chez tous les compatriotes du Cid depuis le plus fier hidalgo jusqu'au dernier mendiant :

—Que demandez-vous ? dit-il.

—Diego Montezunec, tu es accusé d'avoir assassiné cette nuit un voyageur dans la Sierra.

—Moi !

—Et voilà la bourse de la victime, dit un petit homme noir à mine rusée, qui n'était autre que l'escrivano, sorte de greffier.

—Cet argent m'appartient ; je l'ai honnêtement gagné et il m'a été librement donné par l'étranger auquel j'ai servi de guide, hier au soir.

—Il avoue . . .

—Pourquoi nierais-je, c'est la vérité ; j'avais promis le secret, mais puisque le pauvre homme est mort (Dieu ait son âme !), je ne peux plus lui faire de tort.

—Alors tu reconnais l'avoir conduit à la grotte des Gitanos !

—Oui, señor.

—Par quel chemin ? La montagne était gardée et l'on a vu passer personne . . .

—Le voyageur craignait d'être vu, c'est pourquoi il s'est adressé à moi ; et je l'ai mené par le sentier des bonhémiens, où il n'y avait ja dis qu'eux et le diable dur passer et que je suis seul à connaître aujourd'hui. Nous sommes arrivés sans accident.

—A quelle heure ?

—Il pouvait être minuit, señor.

—Et, deux heures après, en pénétrant à leur tour dans la caverne, les soldats trouvaient l'individu en question frappé de deux coups de *navaja*.

—Je suis innocent, señor.

—Mais nul autre que toi n'a pu suivre le même chemin, tu l'as dit, et tous les autres étaient gardés.

—D'ailleurs a-t-on l'habitude de payer si généreusement un simple guide ? dit l'escrivano.

—L'étranger était porteur d'une sacoche pleine d'or, il me la confia même aux passages difficiles ; si j'avais voulu mal faire, j'aurais pu la garder et le pousser dans l'abîme . . .

—On a rien retrouvé près de lui, mais cette bourse était un appât suffisant ; tu es pauvre Diego ?

—Pauvre, mais honnête, señor . . .

—Jusqu'ici oui ; mais il y a commencement à tout . . .

—Mais, j'y pense, señor, dit vivement le malheureux se débattant contre l'effroyable accusation, comment a-t-on pu pénétrer dans la grotte ? Lorsque je l'ai quitté, le voyageur pour assurer sa sûreté avait retiré à lui la pièce de bois qui sert de pont . . . Il faudrait donc que l'assassin fût entré avec nous inaperçu ; c'est incroyable . . .

—Oui, c'est incroyable en effet, Diego, et si tu n'as rien de plus à nous dire pour ta défense . . .

—Je suis innocent, señor, répéta le guide sur le front duquel perlaient deux grosses gouttes de sueur.

—Alors, d'après la déposition de la Maladetta et tes propres aveux, je suis forcé de t'envoyer en prison, dit l'alcade d'un ton de regret.

—La Maladetta ! c'est sur la dénonciation de cette misérable vieille !

—Elle est mieux placée que personne pour entendre ce qui se dit chez toi . . . ; d'ailleurs, son récit a été conforme au tien, sauf l'histoire de la sacoche . . .

Les gardes s'emparèrent du prisonnier.

Mercédès se cramponnait à lui avec des cris déchirants . . .

—Aie confiance, ma fille, Dieu ne permettra pas une si grande injustice. Sainte Madona, je vous confie mes pauvres enfants . . .

Baisant les cheveux noirs de Mercédès, il la détacha doucement de lui, embrassa les

petits qui pleuraient et s'adressant à la foule partagée entre la pitié et l'indignation :

—Par le sang du Christ, dit-il en levant la main vers le crucifix placé au-dessus de la porte, je jure que je suis innocent . . . Dieu fera connaître le vrai coupable."

## III

—Eh bien, il ira donc aussi aux galères, l'honnête Diego", chevrota une voix aigre à l'oreille de Mercédès anéantie.

Une hideuse vieille appuyée sur une béquille, sortait de la maison voisine.

Mercédès releva brusquement le front et reconnut la Maladetta, dont le visage respirait une joie féroce. Son fils était mort au baigne et elle se réjouissait de voir ceux qu'elle haïssait frappés à leur tour.

—Si mon père est condamné, ce sera par votre faute et vous aurez fait souffrir un innocent . . .

—Bah ! tous les criminels en disent autant", ricana la mégère, dont les cheveux gris se tordaient comme des vipères.

La jeune fille ne répondit pas et, prenant son petit frère et sa sœur par la main, elle rentra dans sa pauvre maison, poursuivie par le rire insultant de la vieille sorcière, qui allaient de groupe en groupe, déblatérant et accablant les malheureux sous les méchants propos de sa langue venimeuse.

Quelle journée passa Mercédès, courant de l'un à l'autre, s'adressant à tous, repoussée de tous, tant la culpabilité de Diego semblait évidente . . .

La victime était bien un agent de don Carlos et, pour ces chevaleresques Espagnols, le crime semblait encore plus grand vis-à-vis d'un proserit.

Le soir, la pauvre enfant, brisée de fatigue, s'enferma chez elle, et, après avoir couché les petits, succombant au désespoir, elle eut laissa tomber au pied de la Madone, sanglotant :

—O sainte mère de Dieu, gémissait-elle, à travers ses larmes, avez pitié de nous, tout le monde nous abandonne . . .

—Pas moi", dit une voix.

Un jeune garçon, de seize ans environ, était devant elle, la regardant tristement . . .

—Oh ! mon pauvre Pedro, je ne doute ni de ton affection, ni de ta bonne volonté, mais . . .

Elle secoua la tête . . .

—Tu n'as pas confiance en moi ; Mercédès, tu as tort, j'ai peu d'esprit et mes idées s'embrouillent parfois ; mais je t'aime si fort que je ferais l'impossible pour t'empêcher de pleurer.

—Hélas ! ce serait réellement l'impossible.

—Ma grand-mère est méchante, c'est elle qui a dénoncé ton père, veux-tu que je la pende à sa fenêtre pour la punir ?

—Que dis-tu là, Pedro, ce serait un crime affreux !

—Tu crois. Pourtant elle dit que Diego a assassiné le voyageur, et ça n'est pas vrai, je le sais bien moi, puisque Diego est ton père !

—Ce ne serait pas une preuve suffisante . . . mon pauvre ami.

—Bon ! que faudrait-il alors ? . . .

—Il faudrait trouver le coupable.

—Je le trouverai, Mercédès.

—Toi ?

—Oui et pas plus tard que cette nuit, j'ai un moyen . . .

—Lequel ? dit la jeune fille se raccrochant à cette frêle espérance.

—Nous autres gitano, nous avons des privilèges surnaturels, vois-tu, nous pouvons évoquer les esprits de ceux qui sont morts de mort violente, je sais la formule pour cela.

On va à minuit à l'endroit où est tombée la victime, on prononce une conjuration, le mort apparaît, il est forcé de répondre à vos questions... Je vais aller à la grotte de Gitanos, je vais appeler l'homme assassiné et lui demander le nom de son assassin."

Mercédès frissonna.

"Ne fais pas cela, Pedro, ce n'est pas d'un bon chrétien..."

—Si, si, je n'ai pas peur et cela réussira, sois tranquille.

—Non, je t'en prie, Pedro.

—C'est le seul moyen de sauver ton père.

—Tu crois dit à son tour la jeune fille, gagnée par cette conviction et superstitieuse, du reste, comme toutes les Espagnoles.

—Et puis j'ai une amulette très précieuse, regarde."

Il lui montra un sachet couvert de signes cabalistiques.

"Oh non, jette cela, Pedro, c'est une œuvre du Diable, vois-tu, mets à la place cette médaille bénie."

La détachant de son cou, elle la passa à celui du jeune homme tout joyeux.

"Je pars, dit-il résolument, ma grand-mère dort, elle ne s'apercevra de rien..."

—Moi, je vais prier jusqu'à ton retour ; et si tu réussis, Pedro, je t'aimerai comme un frère, plus même que Nina et Luis."

Les deux enfants s'embrassèrent et, avec la foi naïve et la piété singulière de sa nation, Mercédès invoqua pieusement la Madone pour l'entreprise assez peu chrétienne de son compagnon, qui s'enfonçait hardiment dans la nuit sombre.

#### IV

Quelques heures passèrent.

Mercédès, toujours agenouillée, égrenait machinalement son chapelet, mais sa pensée était ailleurs...

Elle songeait aux jours écoulés, à son enfance si heureuse quand sa mère était là ; puis la maladie, la misère, la mort étaient venues de compagnie.

Ce n'était rien encore quand elle avait son père, son père si bon, si tendre pour ses enfants et pour elle qu'il appelait la petite mère...

Hélas ! reviendrait-il jamais ?

Comme il devait souffrir, seul, désespéré au fond de sa prison ! loin de ses petits orphelins.

Non, Dieu ne les abandonnerait pas, il leur rendrait leur père.

Mais comment ?

Elle s'attachait à l'espoir insensé que Pedro réussirait...

Quelle folie ! pourtant !

Hélas ! n'avait-il pas plus de chance de se briser contre les roches ou glisser au fond de quelque précipice ?...

Et elle suppliait la lune dont la pâle clarté entrait par la fenêtre de ne pas se cacher pour éclairer les pas de son ami.

.....

On gratta à la porte.

"C'est moi, Mercédès, ouvre vite."

Elle bondit vers le jeune homme.

"Eh bien ?

—Eh bien, il y a quelqu'un dans la grotte, j'ai vu une ombre noire, j'ai entendu compter de l'or..."

—C'est l'assassin, bien sûr...

—Je l'ai pensé et je suis descendu en courant pour t'avertir.

—Malheureux ! il se sera échappé !

—Pas de danger, j'ai retiré doucement la pièce de bois qui sert de pont et, à moins qu'il n'ait des ailes..."

—Oh ! mon cher Pedro..."

—Je ne suis pas si bête qu'on dit, vois-tu.

—Non, et tu vauds mieux que tous, va.

—Voyons, que faut-il faire ?"

Mercédès réfléchit un moment.

"Va chez l'alcade... non, il ne te recevrait pas... ; chez le guide Lopez, c'était un ami de mon père... non, il ne te croirait pas... ; je vais avec toi..."

Sans perdre un instant la jeune fille alla réveiller, les uns après les autres, les guides de la Sierra et les mit au courant.

D'abord ils ne voulaient pas la croire, mais bientôt entraînés par sa conviction, ils se décidèrent.

Bientôt tout le village fut en rumeur, les portes et les fenêtres s'ouvraient, seules celles de la Maladetta restaient closes...

Cédant aux ardentes prières de la fille du prisonnier, une troupe nombreuse, armée de torches, se dirigea vers la montagne.

Mercédès, dans son impatience, marchait en tête avec Pedro, tremblant que ce ne fut une illusion, partagée entre la hâte d'arriver et la crainte d'une déception.

#### V

Cette nuit-là, pendant que Pedro était chez son amie, la Maladetta, se levant sans bruit, était sortie avec précaution et s'était dirigée vers la montagne.

Chose étrange, la paralytique n'avait ni canne, ni béquille et marchait d'un pas assuré.

Le chemin des bohémiens qu'elle suivait n'était pourtant pas facile. C'était un dédale de sentiers tortueux accrochés au flanc de la Sierra ; tantôt il fallait se cramponner aux roches croulantes, tantôt se laisser glisser dans des crevasses profondes... Mais la vieille franchissait hardiment tous les obstacles, elle allait, songeant à cette fortune qu'elle guettait depuis si longtemps et qu'elle ne croyait pas acheter trop cher, même par un crime...

Elle allait heureuse du succès, sans crainte, sans remords, songeant seulement à ce qu'il lui avait fallu de ruse pour tromper tout le monde par son infirmité feinte, de patience pour attendre l'occasion, d'adresse pour suivre, sans donner l'éveil, le voyageur et son guide, pour se glisser derrière eux dans la caverne, pour se tapir dans l'ombre jusqu'au moment propice...

Et elle riait en regardant cette main ridée, cette main débile qui avait si bien frappé.

Maintenant elle touchait au but, elle allait saisir cette richesse tant convoitée.

Nul soupçon ne pesait sur elle, elle allait emporter son or, puis elle partirait avec son petit-fils, elle lui ferait une vie douce, heureuse, brillante comme celle d'un roi.

A elle, elle ne songeait pas. Toute son ambition, toute sa soif de luxe, de jouissance c'était pour son petit-fils, pour cet enfant qu'elle rudoyait, maltraitait, lui reprochant sa faiblesse d'esprit et de corps... mais qu'elle aimait d'un amour étrange, sauvage et si jaloux qu'elle ne pouvait pardonner à Mercédès de lui avoir pris une part du cœur de Pedro.

Et c'était avec la joie féroce d'une vengeance satisfaite qu'elle pensait à Diego innocent envoyé au bagne, à ses enfants mourant de faim.

Elle arrivait...

A cet endroit, la montagne semblait osciller sur sa base et se pencher en avant, prise de vertige, au-dessus d'un gouffre béant que l'on traversait par une sorte de pont mobile pour s'enfoncer dans une caverne profonde.

La bohémienne s'y engagea sans hésiter, marcha droit à un coin de la muraille de granit éclairé par un rayon de lune, fit tourner une pierre d'apparence semblable aux

autres et démasqua une cachette renfermant la fameuse sacoche pleine d'or...

Elle la vidait avec soin dans des poches de grosse toile dont elle s'était munie quand un léger bruit lui fit dresser l'oreille.

Elle écouta... Rien...

C'était sans doute quelque pierre roulant au fond du précipice, quelque oiseau de nuit agitant ses grandes ailes...

Elle acheva de remplir ses sacs et regagna l'entrée.

Mais alors elle eut un rugissement de bête fauve...

Le pont avait disparu !...

D'abord elle resta écrasée, sans mouvement, sans voix, elle se sentait perdue.

Puis son énergie farouche prit le dessus, elle voulut lutter, chercher quelque chose...

Pendant des heures, elle tourna dans son antre comme un tigre pris au piège, s'usant les ongles contre le roc, essayant une descente impossible, risquant vingt fois de se précipiter dans l'abîme...

Soudain, une grande lueur rouge au bas de la montagne la fit tressaillir.

Est-ce que le village brûlait ?

Non, c'était un feu mouvant qui montait vers elle...

On la cherchait !...

Elle voyait les flammes rougeâtre se balancer au-dessus des précipices, avancer lentement, mais enfin avancer...

Bientôt le jour maissant les éteignit peu à peu. Il n'en resta que deux en tête des autres... mais elle ne pouvait distinguer ceux qui les portaient.

Une idée lui vint, elle rentra dans la caverne, se terra dans le coin le plus obscur.

Le premier qui entrerait, elle se jetterait sur lui, et, en faisant peur aux autres, elle tâcherait de passer.

Il y eut un silence... des appels.

"Veux-tu sortir ?"

Elle ne bougea pas...

"Nous irons bien te chercher, va !"

Mais ils ne semblaient pas pressés d'entrer dans ce trou noir et se disputaient à qui ne passerait pas...

"Il n'y a personne, il a rêvé," dit une voix.

Elle eut une seconde d'espoir...

Mais au même instant la lueur éclatante d'une torche l'éblouit, une ombre se dressa devant elle...

Alors, sans rien voir, elle se jeta sur l'imprudent, la terrible mavaja brilla, disparut avec la rapidité de l'éclair et l'homme tomba en s'écriant :

"Mercédès !"

La Maladetta recula en poussant une sorte de rugissement. A la clarté fumante de la torche, elle venait de reconnaître Pedro frappé par elle, alors qu'en sa tendresse sauvage elle n'avait pas hésité à commettre un crime pour l'enrichir et le rendre heureux. Comme un chêne foudroyé, la grand-mère s'abattit inanimée sur le sol, au moment où l'on faisait irruption dans la grotte de Gitanos.

#### VI

Pedro ne mourut pas.

Diego, rendu à la liberté, le recueillit et l'adopta ; Mercédès le soigna comme un frère... ; il guérit.

Sa raison chancelante s'affermir à la suite de cette terrible secousse, mais on lui laissa toujours ignorer le nom de l'assassin, de celle qui l'avait frappé, et la triste fin de son aïeule.

Il vécut parfaitement heureux, et un jour vint où Mercédès, tenant parole, lui prouva qu'elle l'aimait même plus qu'un frère en devenant sa femme. ARTHUR DOURLIAC.

LA LOTERIE DE LA LOUISIANE

RAPPORT SEMI-ANNUEL

Ses énormes profits et son immense étendue  
Les caprices de la fortune

Liste partielle des prix excédant mille piastres, que la Loterie de la Louisiane a payés depuis six mois, comptant avril 1891. Noms et adresses des heureux gagnants, omittant ceux qui en ont fait la demande. Nous possédons les reçus des montants payés.

TIRAGE DU 11 NOVEMBRE 1890

Geo W Thompson, 12 West 23d St., New-York, N Y.	\$5,000
Peter Ley, 2236 Mutter St., Philadelphia, Pa.	5,000
P. Bruckner, 12 West 2d St., New-York, N Y.	5,000
W E Gunter, Tongipahoa Parish, La.	5,000
Un dépositaire à la New Orleans National Bank, New Orleans, La.	5,000
Fourth National Bank, Nashville, Tenn.	5,000
Jose Alexander, 911 North 10th St., Philadelphia, Pa.	5,000
Bank of Woodland, Woodland, Cal.	2,500
Wm H Hubbard, San Francisco, Cal.	2,500
Joseph Deinger, Sweet's Hotel, 6 Fulton St., New York, N Y.	2,500
S R Casper, New York, N Y.	2,500
L W Hoffman, 735 Church St., cor. Spencer, Nashville, Tenn.	2,500
First National Bank, Jackson, Tenn.	2,500
W C Averill, Beaumont, Texas.	2,500
M McGettigan, 1715 South St., Philadelphia, Pa.	2,500
Ann Arbor Savings Bank, Ann Arbor, Mich.	1,250
Edw B Corneau, 273 E. Chestnut St., Dayton, Ohio.	1,250
A R Sloan, S W cor 2d & Dock Sts., Philadelphia, Pa.	1,250
Union National Bank, Cleveland, Ohio.	1,250

TIRAGE DU 16 DECEMBRE 1890

B P Shoaren, Conductor Chicago & Northwestern R.R., Chicago, Ill.	\$30,000
D A DeLima & Co, 68 William St., New York, N Y.	15,000
Franklin Bank, St. Louis, Mo.	15,000
C C Flanagan, 401 Baronne St., et Jacob Vollerth, 253 Bourbon St., New Orleans, La.	15,000
Des particuliers de New York, N Y.	15,000
Henry Newman, New York, N Y.	15,000
James E Duffy, New York, N Y.	15,000
R F Garretson, St. Louis, Mo.	15,000
Un dépositaire à la Mutual National Bank, New Orleans, La.	15,000
A S Lascelles & Co, 108 Broad St., New York, N Y.	15,000
Herman Larsen, 87 Townsend St., Chicago, Ill.	5,000
W R M Tenney, Boston, Mass.	5,000
Timothy Dorgan, 402 Bloor St., Toronto, Ontario, Can.	5,000
P Doddridge & Co, Corpus Christi, Texas.	5,000
Geo W Miller, 1028 Ross St., Philadelphia, Pa.	5,000
Henry Schulsinger, Dallas, Texas.	5,000
North Texas National Bank, Dallas, Tex.	5,000
Chas Smith, Truckee, Cal.	5,000
A J White, Boston, Mass.	5,000
Larabie Bros & Co, Bankers, Deer Lodge, Montana.	5,000
Jeanne Chaland, 681 Broadway, New York, N Y.	2,500
F C Blaine, Del Rio, Texas.	2,500
Un dépositaire à la Hibernia National Bank, New Orleans, La.	2,500
C H Douglass, Boston, Mass.	2,500
J E Rousels, Norborne, Mo.	2,500
J J Kelley, Fort Worth, Texas.	2,500
Banking House S Levy, Jr., Shreveport, La.	2,500
G W Dalley, Springfield, Ill.	2,500
National State Capital Bank, Concord, N H.	2,500
A Langloz, Yuma, Cal.	1,250
Parties in Toronto, Ontario, Canada.	1,250
A J Altridge, Boston, Mass.	1,250
Farmers & Merchants' National Bank, Waco, Texas.	1,250
T E Knight, Greenville, La.	1,250
W G Corbett, Faneuil, Ala.	1,250
J H Hunter, Decatur, Ill.	1,250

TIRAGE DU 13 JANVIER 1891

W E Manning (Trustee), Boston, Mass.	\$30,000
Lawton Bros, Havana, Cuba.	30,000
A Goetter, Ammiston, La.	5,000
Jeremiah Green, Boston, Mass.	5,000
O W Hollenbeck, Auburn, Cal.	5,000
Eugene Allen, New Haven, Conn.	5,000
North Texas National Bank, Dallas, Texas.	5,000
Chas Gunning, care of Theo Keller, Houston, Texas.	5,000
Jos McCulley, Chester, Pa.	2,500
Frank S Smith, Chattanooga, Tenn.	2,500
C Simpson, Peru, Ind.	2,500
A Reid Tinsley, 122 Green St., Baltimore, Md.	2,500
Mercantile Bank, San Francisco, Cal.	2,500
J B Reinhardt, 5 Stillman St., Boston, Mass.	2,500
Alwood F Condon, 600 Broadway, New York, N Y.	1,250
M Lewis, New York City, N Y.	1,250
J I Ringgold, 110 North Charles St., Baltimore, Md.	1,250
Vicksburg Bank, Vicksburg, Miss.	1,250

TIRAGE DU 17 FEVRIER 1891

H M Quinn, Fayette, Miss., and S D Mc Nair, Harris-ton, Miss.	\$15,000
Barnet Finkelstein, 700 South 3d St., Philadelphia, Pa.	15,000
Philip Lipkis, New York, N Y.	15,000
J H Dunkin, 17 West 20 th St., New York, N Y.	15,000
Carl Rossier, 221 Second Ave., New York, N Y.	15,000
Wells Fargo & Co's Bank, San Francisco, Cal.	5,000
Wm C Baker, Albany, N Y.	5,000
Keystone Nat Bank, Philadelphia, Pa.	5,000
Banque D'Hotelaga, Montreal, Canada.	5,000
John Eublad, 113 Sedgewick St., Chicago, Ill.	5,000
Old National Bank, Grand Rapids, Mich.	5,000
Merchants' Nat Bank, Tacoma, Wash.	5,000
First National Bank, Negaunee, Mich.	2,500
M Tholl, 51 Alexander St., Albany, N Y.	2,500
Jas H Raymond & Co., Bankers, Austin, Texas.	2,500
Los Angeles Savings Bank, Los Angeles, Cal.	2,500
Un dépositaire à la Louisiana National Bank, New Orleans, La.	2,500
Edward H Hoyt, 9 Park St., Boston, Mass.	2,500
Wm Koch, 12 West 23d St., New York, N Y.	2,500
Thos Mellon, Owensboro, Ky.	2,500
Isaac Ludlow, New York City, N Y.	2,500
G Thym, 817 Hickory St., St. Louis, Mo.	1,250
H Puderer, 700 Constance St., New Orleans, La.	1,250
M Unrich, 1286 Tchoupitoulas St., New Orleans, La.	1,250
Henry Wagner, Jefferson City, Mo.	1,250

TIRAGE DU 17 MARS 1891

Elizabeth A Rafferty, Boston, Mass.	\$15,000
Creston National Bank, Creston, Iowa.	15,000
Guispe Baegatupe, Fruit Stand, cor Rush & Illinois Sts., Chicago, Ill.	15,000
St. Louis National Bank, St. Louis, Mo.	15,000
German-American Bank, St. Louis, Mo.	15,000
Un correspondant au Wells Fargo & Co San Francisco, Cal.	15,000
Un correspondant au Wells Fargo & Co's Bank, San Francisco, Cal.	15,000

Francisco, Cal.	15,000
H F Kielmann, 122 No Portland Ave., Brooklyn, N Y.	5,000
Philip Cumberford, Providence, R I.	2,500
Lewis & Gurry, Pawtucket, R I.	2,500
John Schutte, 286 W Washington St., Indianapolis, Ind.	2,500
Un dépositaire à la New Orleans National Bank, New Orleans, La.	2,500
Meridan Nat Bank, Indianapolis, Ind.	2,500
Frank Erdson, Terra Cotta, Ill.	1,250
Leopold St Julien, Montreal, Canada.	1,250
Bank of Sumter, Sumter, S C.	1,250
D K Wilson, Sacramento, Cal.	1,250

TIRAGE DU 14 AVRIL 1901

Un dépositaire à la New Orleans National Bank, New Orleans, La.	\$75,000
Un dépositaire à la Bank of Commerce, New Orleans, La.	75,000
Brown & McDonald, Concord, N H.	5,000
T P Galigan, Jr., 317 East 57th St., New York, N Y.	5,000
Lafayette Bank, St. Louis, Mo.	5,000
Mrs J W Rothschild, 2216 North 11th St., St. Louis, Mo.	5,000
James Duckworth, Patton, Ala.	2,500
C Dolan, McComb City, Miss.	2,500
Geo W Harding, Seattle, Wash.	2,500
John Miller, 231 Maryland St., Buffalo, N Y.	2,500
Richard Stuart, Cleveland, Ohio.	2,500
Maxime Dupaty, Napoleonville, Pa.	2,500
Daniel Murphy, 131 State St., Hartford, Conn.	1,250

Pour toute information touchant le grand tirage Monthly du 16 Juin, voir l'annonce dans une autre colonne.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 8 JUIN  
Après-midi et soirée.

MURRAY & MURPHY,  
Dans leur fauconne Comédie Irlandaise, intitulée:  
"IRISH VISITOR"

Excellente compagnie, jolis décors, etc, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

ZERA SEMON GREAT SPECIALTY COMPANY.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

Sommaire de la 963e livraison (16 mai 1891).  
TEXTE : Les Jumeaux de la Bonzaraque, par H. Meyer.— La rue et les brouillards à Londres, par Daniel Bellet.— Jeux tonkinois, par Frédéric Dillaye.— Les petits cailloux, par Léon d'Avezan.— Une poursuite, par Mme de Nanteuil.— Jeanne d'Arc, par Muc Gustave Demoulin.— Chaque numéro, 40 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

LE MUSEE DES FAMILLES.

(58e année), paraissant deux fois par mois, public dans son No. du 15 Mai 1891 : Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme.— Les vieux almanachs.— Le Salon de 1891, par G. Migeon.— Dans la Sierra, par A. Douriac.— Les résidences favorites de la Reine d'Angleterre, par C. Améro.— Une obsession, par S. Blandy.— Sans lui, par Louise Mussat.— Causerie de quinzaine.— Science en Famille, par L. Balhazard.— Musique, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par J. W'agrez, G. Ballot, A. Maignan, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris : un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Gaiety Theatre & Museum

82 RUE ST-LAURENT

W. H. BRISTOL . . . . . GÉRANT.

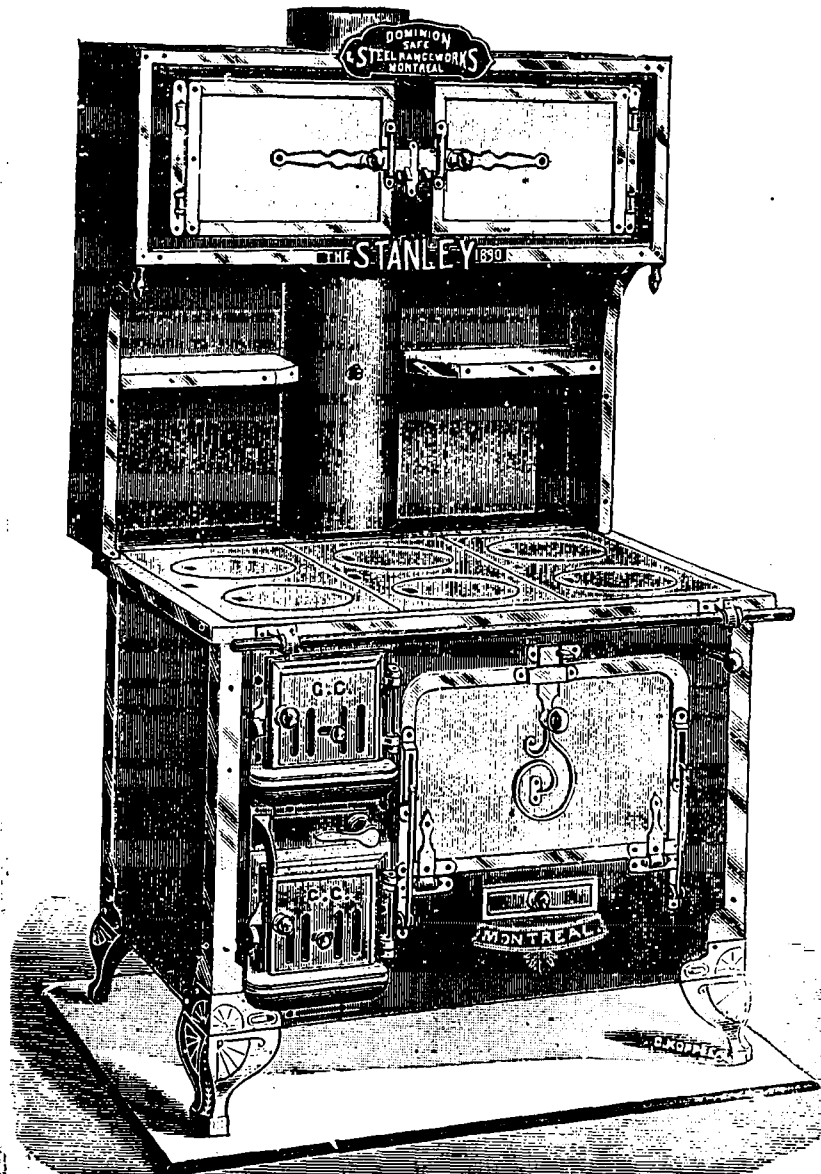
Ouvert toute l'année de 1.30 hrs. à 10 hrs. p.m.  
Six représentations chaque jour à 2.30, 3.30, 4.30, 7.45, 8.45 et 9.30 hrs. p.m.

Tous les jeudis après-midi, les enfants d'école au-dessous de 10 ans, admis pour 5c.

ENTRÉE GÉNÉRALE, . . . . . 10 cts.

CHAISES, 5 et 10 cts. extra.

Changement de programme toutes les semaines.



GODEF. CHAPLEAU  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# DYSPEPSINE

— LE —  
**GRAND REMÈDE AMÉRICAIN**  
 — POUR LA —

# DYSPEPSIE

**GUÉRIT RADICALEMENT**  
*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —  
**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**  
 Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**LE SILLON** revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bonhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire. Notes et Questions Françaises, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.  
 NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

**EMPLOYEZ LA**

## LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, le MASQUE et autres taches de la PEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

**Prix: 50 cts.**

**PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.**

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

**RECOUVERTES DE SUCRE.**  
 Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
 PHARMACIEN  
 2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**  
 PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES  
**Le Numéro, 5 Cts.**

PARIS, 35 Rue de Verneuil  
**MONTRÉAL, Poirier, Bessette & Neville,**  
 516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre  
 — DE —  
**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**  
 32 and 34 Frankfort Street, New-York

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

*Est le meilleur remède pour le*  
**Rhume, Bronchite, Etc.**  
 25c. LA BOUTEILLE  
 Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame.  
 Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.  
**COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL**

**ARISTIDE BELAIR,**  
*Contracteur - Menuisier,*  
 218 AVENUE LETOURNEUX,  
 VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

**"LA LYRE UNIVERSELLE"**  
*Revue Poétique Illustrée Lamartinienne*  
 L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.  
 DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SUFFLOT, Sommaire du No 59. — Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination. — Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde littéraires*: M. Faguet à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. — Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hôtel de ville, cours de Menard, par M. Vol. — Académie de Mâcon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A Massonet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 36me séance du salon, par M. Eugène Ledruin. — Le Bouddhisme et les promesses bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
 CHIMISTE-PHARMACIEN  
 122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
 MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
 CHIMISTE-PHARMACIEN  
 122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

## Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce?  
 Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout — 50 centins la bouteille.  
**L. ROBITAILLE, Propriétaire,**  
 Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE  
**Revue Littéraire, Artistique et de Mode.**  
 Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25  
 STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE  
 VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**  
 Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**  
 JOURNAL QUOTIDIEN.

La plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal  
**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.**  
 STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"  
 Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars  
**20,050 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**  
 69 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE  
**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
 Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.